



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Bureau de l'Amicale pour 1981

Présidents d'honneur

Président

Vice-Présidents

Secrétaire Général

Secrétaires Généraux Adjoints

Trésorier

Trésoriers Adjoints

Administrateurs

Délégué pour la Belgique

Correspondant au Canada

Porte-drapeau

André BURNEL
Jules FRANZ

Joseph LANGEVIN

Henri STORCK
Pierre PONROY
Roger LAVIER
René SCHROEDER

Maurice ROSE

Henri PERRON (Journal)
Marcel MOURIER
Lucien PLANQUET
Lucien GAUDRON (questions juridiques)
Robert VERBA

Emile GEHIN

André PETERSEN
Michel BROT

Charles BRANDT
Richard GERFAUD
René LENHARDT
Alfred LAISSY

Armand ISTA
Marcel BERNARD
André DARCHIS

Assemblée Générale de l'Amicale

Pendant les jours sombres de l'hiver il m'est arrivé souvent de penser à cette journée des retrouvailles du 29 mars...

Tout allait bien. Il a fallu qu'un petit virus fasse son apparition et qu'à une semaine de la date fixée il attaque sournoisement mon organisme; ses effets ont été dévastateurs: aucun tonus, état dépressif, courbatures, etc... respectant l'avis médical — la mort dans l'âme — il m'a fallu annuler ce déplacement, cependant tout était prévu: même le 21 avec mon épouse (jeune retraitée) nous devions nous rendre à la réunion de l'Union Nationale des Amicales de Camps.

Depuis j'ai eu des nouvelles de cette assemblée générale par de nombreux courriers; j'attends le compte rendu du Lien; avec les lignes de notre dévoué rédacteur en chef je revivrai tout cela.

Je sais que j'étais attendu... il en est ainsi; espérons des jours meilleurs et rendez-vous est pris pour 82...

Mon «pressant appel» a été entendu. Tant mieux. Dans une quinzaine je dois me rendre en R.F.A. — région de Brême —. Une visite est prévue au camp de Sandbostel. Le résultat sera communiqué à mes fidèles lecteurs.

L'U.N.A.C. se porte bien, notre Amicale aussi. De 1637 cotisants en 1979, nous avons atteint en 1980 le chiffre de 1925. C'est la plus forte augmentation enregistrée pendant ladite année pour toutes les Amicales de France. Bravo... Le Président LANGEVIN doit être fier de ses troupes. Personnellement je viens d'enregistrer ces jours de nouveaux adhérents: un des Vosges et l'autre du Cher. Il faut continuer dans cette voie. Chaque membre doit se comporter en bon prospecteur... au travail.

Quelques mots sur «mon» voyage 1981: Andorre - Barcelonne. Il se présente bien... trop même, puisque l'unique car (54 places) est plein... il déborde même. Les fidèles adhérents recevront les dernières instructions en temps voulu.

Paul DUCLOUX,
24593 XB.

On a trouvé, après le banquet à La Chesnaie du Roy, une paire de lunettes.
La réclamer au Bureau de l'Amicale.

Il était une fois...

Non, ce n'est pas un conte de fée... mais une histoire vécue et combien attachante. Cela se passait en ce dimanche du 29 mars, à la «Chesnaie du Roy» au Bois de Vincennes.

Ce dimanche là, l'Amicale fêtait son 36^e anniversaire, et de nombreux amis de Belgique et de province étaient venus se joindre aux banlieusards et parisiens. Ils étaient tous impatients de franchir la porte qui donnait accès à la salle du Banquet, après avoir écouté à l'Assemblée générale les rapports des principaux responsables de notre Amicale.

Ils étaient là, impatients, ces amis, non pas de déguster les succulents plats annoncés par le Menu, mais de pouvoir se nourrir de cette chaude amitié qu'est la nôtre.

Parmi eux, deux camarades qui ne se connaissaient que par correspondance et communications téléphoniques. Le premier était l'auteur du livre «Les Frères Tribouillard» (Edition R. Laffont) et habitant Caen; le deuxième habitant Asnières et pour mieux se connaître se donnèrent rendez-vous ce dimanche 29 mars.

Et croyez moi, vous, les absents, ceux qui sont excusables et ceux qui ne le sont pas, je vous dédis cet article.

Nous étions, à la table n° 15, une douzaine qui après un moment d'observation laissèrent le vouvoiement de côté pour un timide tutoiement, au début, mais qui, au cours du repas prit de l'ampleur, ce qui fait qu'à la fin du banquet rendez-vous fut pris, par tous, pour la 37^e Assemblée Générale, car chacun avait compris que l'Amitié, avec un grand A, n'est pas un vain mot, même si l'on n'est pas du même bord, même si les idées ne sont pas identiques; chez nous, pas de barrière et cela même après plus de 36 ans.

Oui chers amis lointains, n'ayez pas peur de venir. Osez que diable! Et vous verrez, vous comprendrez mieux cette ambiance de famille à ces fraternelles réunions.

Pour ma part j'ai été très heureux de faire la connaissance de cet ami caennais et de sa femme. Ensemble, lui à Caen et moi au Bureau de l'Amicale, nous aurons le même souci: recruter de nouveaux adhérents. Lui, dans son fief, aidé de l'ami FOUILLEUL, il doit même organiser une réunion des anciens des X. Il peut être assuré que ce jour-là je serai présent afin de faire connaître notre Amicale, car sans elle, sans notre Lien (si cher à PERRON) que serions-nous?... des isolés, des pantouflards, des inconnus.

En terminant cet article, je voudrais dire deux mercis: tout d'abord aux dévoués du Bureau qui ont permis cette réunion et ensuite à Edouard TRIBOUILLARD et Madame d'être venus parmi nous et de nous avoir permis, à ma femme et à moi-même, de trouver DEUX AMIS de plus.

Roger LAVIER.

Lettre ouverte

Mon Cher Ami,

J'ai beaucoup regretté ton absence et ne puis résister au désir de t'écrire pour te faire part de mes impressions à la suite de notre Assemblée Générale et banquet.

Je ne sais si je vais m'en sortir! Traduire mes sentiments sur le papier me semble presque impossible! Enfin, j'essaye, et tu me pardonneras si ma lettre te paraît un peu décousue.

Accompagné de mon épouse, je me rendis donc à notre réunion. Un compte rendu paraîtra certainement sur «Le Lien» qui te donnera tous les détails sur cette belle journée.

Quant à moi, lorsque je me suis trouvé en présence de tous les anciens K.G., cherchant parmi eux des visages connus, je me suis senti plongé près de quarante ans en arrière. Des souvenirs... des souvenirs affluaient... avec d'autant plus de force que je sentais ne pas être le seul à les évoquer, et qu'autour de moi je respirais une atmosphère non pas de recueillement, mais de fraternité, et j'oserai même employer le terme «d'amour».

Après l'assemblée c'était à qui évoquerait ses meilleurs souvenirs et anecdotes, et de petits groupes se formaient d'où jaillissaient des noms de camarades, de villes ou de villages allemands et l'évocation de situations cocasses qui ne pouvaient être comprises que par d'anciens K.G.

Nous avions à peine eu le temps de nous retrouver que c'était déjà l'heure du repas où nous étions placés par tables de douze.

Je ne me souviens qu'à peine de ce que nous avons bu et mangé, tant la bouffe passait au second plan.

Quand l'orchestre attaqua les hymnes nationaux Belge et Français suivis des «chants des prisonniers», les larmes me montèrent aux yeux et en moi-même je me traitais de vieux con sentimental, mais en jetant un coup d'œil autour de moi, je m'aperçus que je n'étais pas le seul à ressentir pareille émotion...

L'orchestre joua ensuite des airs connus dans notre jeune temps et que nous fredonnions tout en dansant. J'observais sur les visages de tous les danseurs une telle sérénité, une telle joie!... On y lisait le bonheur de vivre, d'être là, les soucis journaliers oubliés, en communion avec des amis qui partageaient les mêmes sentiments.

Ma femme me souffla que je paraissais subitement plus jeune. Elle en fit part à ses compagnes de table qui lui avouèrent avoir le même sentiment vis-à-vis de leur mari.

À la fin de la journée, je me trouvais par hasard et pour un court instant seul à ma table. Tous dansaient ou se préparaient à prendre le chemin du retour (la majorité avait un train à prendre).

Des jeunes de huit à douze ans réussirent à pénétrer dans la salle et jouèrent un moment près de moi; un petit garçon m'adressa la parole et me demanda si c'était vrai que nous étions tous des anciens combattants; je le lui confirmais en ajoutant toutefois que tous les hommes présents dans la salle avaient été également prisonniers de guerre.

«Vous avez l'air de bien vous amuser me dit-il. Quand je serai grand je serai aussi ancien combattant et prisonnier de guerre, et comme vous je ferai de grandes fêtes!...»

Je n'ai su que lui répondre mais en moi-même je pensais «Que Dieu l'en préserve...» sauf pour les fêtes!

Je t'écris cela parce que j'ai été déçu par ton absence. Pourquoi n'es-tu pas venu? Je sais, nous étions déjà fort nombreux, mais toi, tu nous manquais. Ta présence parmi nous t'aurait fait du bien, et à nous aussi. Nous avons beaucoup pensé à toi. Peut-être étais-tu souffrant? Nous en sommes navrés et de tout cœur te souhaitons un prompt rétablissement.

Peut-être as-tu eu des obligations familiales qui t'ont retenu. Alors, ce sera pour l'année prochaine. Penses y dès maintenant.

Peut-être ton épouse se montre-t-elle un peu réticente? Dis lui que non seulement elle ne sera pas dépaycée ni isolée, mais qu'au contraire elle rencontrera des amies avec qui elle sympathisera car elles ont toutes un point commun: elles sont la femme d'un ancien P. de G. (ce qui n'est pas donné à tout le monde!) et fera partie d'une grande famille.

Peut-être encore ta situation financière ne te permet-elle pas de faire cette dépense? Alors là, je

(suite p. 2)

Lettre ouverte (suite)

ne te suis plus. Ne faisons-nous pas partie d'une amicale? Amicale signifie également amitié! Et amitié, entraide.

Un petit mot de ta part nous informant de ton problème et le nécessaire sera fait pour que tu puisses te joindre à nous, sans aucune formalité embarrassante pour toi.

Ceci est également valable pour toutes les veuves de nos amis disparus trop tôt, et qui continuent à recevoir « Le Lien » en souvenir de leur regretté mari.

Aussi, à notre prochaine grande réunion nous comptons sur toi. Tu verras, tu ne le regretteras pas, et longtemps après tu te souviendras de cette journée qui t'aura réchauffé le cœur et permis, durant un trop court moment, de retrouver ta jeunesse.

A bientôt, amitiés à tous les tiens, et pour toi, mon cher ami, mes plus sincères et cordiaux sentiments.

Un ancien K.G. des camps et Kdos :
Robert VERBA.



Relevé dans le « Courrier » du Lien de Mars :

- Les vœux de BRESSON à tous.
- Les vœux de MARSCHAL, à tous également, lequel se promet — avec grand plaisir — vu la cave de l'ami MARTIN (comme le rappelle mon ami PERRON) qui paraît assez bien garnie (et Mme MARSCHAL étant en retraite) de venir faire un tour à Poitiers. Il y a de quoi, en tous cas, étancher la soif de plus d'un visiteur!!
- Une carte d'un petit patelin de Haute-Savoie, sous la neige, de nos amis FRUGIER, où ils sont allés jouer aux boules de neige et faire une cure d'air pur avant de regagner les bords de la Loire. Merci.
- Evoquons maintenant l'Assemblée Générale. Ainsi que vous le savez, celle-ci a eu lieu, comme l'an dernier, dans le Bois de Vincennes. Je ne vais pas vous en donner le compte rendu, nos bons et dévoués amis du Bureau étant plus qualifiés que moi pour le faire. Ceci dit, voyons ce que comptait la table du 604.

Dans l'immédiat une très agréable surprise, la présence de nos amis BRESSON assistés du frère de Mme et de son épouse, plus le couple FRUGIER.

Un grand merci à eux d'être venus, car hélas, encore une fois personne d'autre. Pourtant j'en connais quelques-uns, bien portants, sans aucune infirmité, qui pourraient effectuer le déplacement, même A.R. dans la journée, lesquels ne sont pas à quelques francs près.

A notre table, nous avions également notre ami PETERSEN, trésorier-adjoint de l'Amicale, très heureux de se retrouver pour quelques heures.

Je garde néanmoins l'espoir d'une table mieux garnie pour l'an prochain.

Avant de terminer, je me dois d'ajouter une petite anecdote : A l'issue du déjeuner, et comme chaque année, la piste centrale de la salle du restaurant est laissée à la disposition des danseurs, sous la direction, bien entendu, d'un sympathique orchestre. Ainsi au cours de certaines danses, chères à nos cœurs du troisième âge, notre ami BRESSON a pris le micro en main et nous a « poussé » quelques refrains d'antan, très applaudis par l'assistance.

Voici pour tous la période des vacances qui approche, car même pour nous, retraités de surcroît, il y a des vacances à prendre, mais oui, alors pour ceux qui peuvent encore se déplacer — par la route ou en chemin de fer — profitons-en, pas vrai? Je vous dirai donc, en ce qui me concerne, que nous quittons Poitiers le 12 mai pour Amélie-les-Bains où Mme MARTIN effectuera sa cure annuelle au cours de laquelle nous ferons un arrêt de quelques jours chez l'ami RIVIERE, lequel voit approcher les 80 piges, notre doyen en tous cas.

Et, si nos santés le permettent, ensuite, direction la Côte. Si oui, un déjeuner aux Adrets chez notre ami ROBERT. Nous remonterons vers la Normandie où nous espérons retrouver nos amis PARUELLE. Ensuite nous finirons par la Haute-Marne, car nous avons quelques parties de rami qui nous attendent chez le grand Maurice, j'ai nommé DROUOT.

Voilà mes bons amis un projet de randonnée assez complet que nous essaierons de réaliser; de votre côté, une petite carte postale me fera plaisir — le courrier doit suivre — et à la prochaine fois pour un nouveau papier dans Le Lien.

A vous tous, mes bons amis, je vous souhaite avec une très bonne santé, de bonnes et joyeuses vacances.

A bientôt.

M. MARTIN,
Mle 369 - Stg IB puis XB.

La province « monte » à Paris

A l'occasion de l'Assemblée Générale du 29 mars dernier nous avons eu la grande joie de rencontrer de nombreux amis provinciaux. Vraiment la capitale, ce jour là, était vouée à la province. Nous n'en voulons qu'une preuve irréfutable : le nombre des amicalistes de province participant au banquet, avec leurs familles bien entendu, était égal, sinon supérieur, au nombre des parisiens. Bravo, amis lointains!

Etaient donc présents :

ALTHERRE, Le Thillot (88), ANTOINE, Brienne-le-Château (10), BONNAULT, St-Germain-du-Puy (18), BRESSON, St-Romain-sur-Cher (41), BERNARD, Vancouver (Canada), BERTIN, Vrigny (51), BERHAULT, Argentré-du-Plessis (35), BURNEL, Ste-Barde-de-Gailjon, BOUCHER, Eprenay (51), BECKER, Nancy (54), BONNIN, Saintes (17), COQUANT, La Bassée (59), CHARBONNET, La Vigne (01), CLERGEOT, Troyes (10), DECOTTES, Châbons-sur-Marne (51), EVRARD, Chalons-sur-Saône (71), Dr FAURAN, Neschers (63), FAUVEL, Sorneville (54), FRUGIER, Muides-sur-Loire (41), GAUVIN, Vierzon (18), GUINET, Saint-Symphorien d'Ozon (69), HERMANN, St-Dié (88), GALMICHE, Giromagny (90), HADJADJ, Montalieu (38), ISTA, Liège (Belgique), JEANGEORGES, La Bresse (88), KOLIOSKI, Pont-du-Château (63), LEFORT, Angers (49), LECLERE, Chaumuzy (51), MEDARD, Eprenay (51), MAILLET, Bonnières (78), MARTINOT, Menton (06), Dr MEULEY, Reims (51), Mme MORANE, Orléans (45), MARTIN Maurice, Poitiers (86), MARCHAND, Taminés (Belgique), NEVEU, Le Havre (76), PILLIERE, Troyes (10), ROUILLARD, Blois (41), REAU, Clissay (79), ROGEON, Parthenay (79), Mme SAUVAGE, Amizy (14), THEVENIN, Nancy, (54), THEVENET, Auxerre (89), TRIBOUILLARD, Caen (14), VAUGIEN, Chaumont (52), VIDAL, Graulhet (81), STASSE, Liège, (Belgique), WENGER, Barr (67), WEIL, Strasbourg (67), VANDEN BORNE, Bruxelles, etc...

Notre ami A. MONNET, de Clermont-Ferrand, nous pose une question concernant le lieu de notre Assemblée Générale, question qui a déjà fait l'objet de maints commentaires. Cette question la voici :

« Dans les stalags X ABC et VB il n'y avait pas que des parisiens. Pourquoi n'envisagerait-on pas de changer de ville pour l'Assemblée Générale? Cela permettrait à d'autres anciens P.G. de bénéficier de ces rencontres, certainement enrichissantes.

« Ce n'est pas une critique à l'égard des dirigeants de l'Amicale, car je connais leur dévouement. J'exprime un souhait pour que l'on veuille bien discuter de ma proposition à l'Assemblée Générale. J'aimerais pouvoir lire dans Le Lien les arguments, pour ou contre, et connaître la décision prise... »

Il n'y a pas obligation, dans les statuts de l'Amicale, à ce que l'Assemblée Générale annuelle se déroule à Paris. Déjà, dans le passé, des Assemblées Générales se sont déroulées dans certaines villes de province. On ne

peut pas dire que ce fût un succès. Le Mans, Lille, La Bresse, Angers, Lyon, eurent notre visite. Et fait curieux c'étaient les parisiens qui formaient la plus grosse partie de l'assemblée. Les amicalistes de la région semblaient ignorer notre présence. Quant aux autres régions, n'en parlons pas, il n'y avait pas un seul représentant. Angers et La Bresse furent les seuls points où nous avons eu quelque succès. Mais c'est surtout au dynamisme des amis STORCK et JEANGEORGES que nous le devons. Maintenant il ne faut plus compter sur eux. L'ami STORCK est fortement handicapé par sa fracture du fémur et l'ami JEANGEORGES a cédé son hôtel du Vieux Moulin.

L'organisation d'une Assemblée Générale est une œuvre de longue haleine. Il ne suffit pas de dire nous allons faire notre Assemblée Générale dans telle ville, il faut que dans cette ville il y ait un Comité d'organisation qui puisse s'occuper des hôtels pour loger les congressistes, de la salle de réunion, du restaurant pour le banquet et des mille petits riens qui viennent s'ajouter au fur et à mesure que la date approche.

Déjà à Paris, nous avons eu du mal pour loger nos amis. Que serait-ce en province? L'Amicale des X belges a dû refuser la présence des représentants de l'Amicale VB-X ABC lors de leur Assemblée Générale du 5 avril à Anderlues car la capacité hôtelière de cette ville ne permettait pas de les loger.

D'ailleurs nous avons eu du mal à procurer aux amis de province qui avaient fait appel à nos services des chambres d'hôtel au dernier moment. Aussi nous recommandons à ceux qui envisagent d'assister à l'Assemblée Générale et qui désiraient loger à l'hôtel de nous prévenir longtemps à l'avance, afin que nous puissions retenir les chambres. Et surtout de leur donner des hôtels convenables afin de les satisfaire.

A Paris nous possédons une équipe qui s'acquitte consciencieusement de sa tâche. Vous avez pu constater que tout est réglé pour satisfaire tout le monde. L'équipe est rodée et sait où elle va.

Nous sommes soucieux, bien sûr, de la dépense occasionnée pour se déplacer à Paris. La vie est dure, pour tout le monde. La retraite a réduit les rentrées d'argent; mais avec la retraite des A.C. on peut bien, pour une fois l'an, s'offrir un séjour à Paris.

La désignation du lieu de l'Assemblée Générale est du domaine du Comité Directeur. Il prend sa décision à la majorité. Bien sûr, la capitale n'est point le centre de l'hexagone, comme Clermont-Ferrand, par exemple. Mais qui nous propose d'organiser à Clermont-Ferrand dont l'accès est moins facile que Paris? Le Comité Directeur croit que la désignation de la capitale pour l'Assemblée Générale est la meilleure solution possible. Et nous espérons que nos amis sont d'accord avec nous.

H. PERRON.

TOUJOURS... SANDBOSTEL...

Marcel SIMONNEAU l'actif et dévoué Président de l'U.N.A.C. m'a fait passer dernièrement un « papier » qui lui était parvenu du Puy-de-Dôme.

L'auteur destinait son envoi à notre chère Amicale, mais... l'adresse était bien incomplète.

Qu'importe, l'essentiel est que nos lecteurs en prennent connaissance, je ne fais que transmettre les lignes à notre rédacteur en chef; elles se rapportent tout naturellement aux heures cruelles passées à SANDBOSTEL. Les voici :

« Chers Camarades,

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'histoire du camp de Sandbostel et selon votre invitation, j'apporte ma modeste contribution au travail de recherche historique de notre camarade DUCLOUX.

« Au sujet des prisonniers Russes, j'ai en ma possession une photo, elle n'est pas très nette, je l'ai fait reproduire et agrandir il y a fort longtemps. Elle représente la fameuse charrette à bras qui, pendant l'épidémie de typhus, ramassait chaque matin les morts ou les mourants de la nuit.

« On y remarque les corps squelettiques empilés, complètement nus; les habits ayant été récupérés par les gardiens ou par les prisonniers eux-mêmes. Ces prisonniers, arrivant dans un dénuement total, se précipitant, malgré les sentinelles, sur des rutabagas tombés d'une voiture, ont vraiment touché le fonds de la misère humaine. Aucune organisation internationale ne les protégeait; l'U.R.S.S. n'ayant pas adhéré à la convention de Genève.

« A propos des conditions d'hygiène, ceux qui ont séjourné dans ce camp se souviennent de l'odeur particulière qui le caractérisait. Comme vous le dite si bien, la vidange des latrines se faisait à l'aide d'une pompe et d'un grand tonneau cylindrique. Ce travail était généralement dévolu aux prisonniers punis. Pendant un certain temps, il fut réservé aux sous-officiers réfractaires au travail, mais nous avons vite lassé les Allemands par un mauvais rendement dans l'exploitation. Au lieu de faire plusieurs voyages par jour, nous arrivions à effectuer péniblement un convoi le matin et un le soir. Ce convoi prenait l'allure et la gravité d'un enterrement de 1^{re} classe; en psalmodiant les vèpres des morts et afin que personne n'ignore la qualité du défunt, nous avons inscrit à la craie, sur le fameux cylindre : « Ci-git la convention de Genève ».

« Qui racontera l'histoire des faux papiers de toutes sortes, fabriqués dans le camp, munis de leurs tampons officiels. Il fallut les envoyer à Berlin pour savoir s'ils étaient vrais ou faux? Pour une vingtaine de camarades cela se traduisit par 21 jours de cellule au pain et à l'eau. A la sortie, quelques-uns partirent pour RAWA; d'autres pour une île de la Frise. Un petit nombre dont je faisais partie, furent

oubliés au camp. Il est vrai qu'à cette époque, il y avait un si grand nombre de prisonniers évadés sur les routes du Grand Reich que même les camps disciplinaires affichaient complet.

« Tout n'était pas cependant aussi triste, qui a gardé le souvenir de cette kermesse organisée un dimanche; un stand improvisé parmi d'autres, une rangée de petites boîtes sur une table de fortune, un bonimenteur de génie faisant de la publicité pour une marque de colle vraiment remarquable. Approchez, disait-il, vous trouverez ici, en exclusivité, une colle extraordinaire : la Colle-Aboration, la meilleure des colles.

J. DIXMERIAS, 87 817 X B.

En souvenir de Marcel LIGNON, Directeur de l'Ecole publique, 69400 Limas - décédé.

—OO—

Personnellement c'est avec joie et plaisir que je prends connaissance des écrits provenant des quatre coins de notre beau pays.

Mes répétés appels ont été entendus et le moment venu je viendrai à Sandbostel avec un dossier bien garni... et montrerai ainsi que le point de vue du P.G. français n'est pas le même que celui figurant dans la brochure éditée à Sandbostel même...

Il me faut encore des « témoignages ».

Paul DUCLOUX,
24 593 X B.

Aux convives de Vincennes

Chers Amis,

Le Menu de Vincennes m'a apporté un souffle de joie et voici pour notre Lien qui transmet à toutes et à tous mon affection :

ANDERLUES - VINCENNES

Deux paysages.

Une seule atmosphère... une même ambiance... des souvenirs vieux de quarante années, qui sont toujours présents comme si nous nous étions quittés hier. Des souvenirs épurés... les retrouvailles de véritables amis.

Deux journées qui pour moi furent la montée au calvaire... je rejoignais nos amis... je rejoignais les disparus qui restent gravés en nos mémoires.

Oui, amis, ces deux journées en ces lieux différents furent pour moi une source de regrets ; rivé dans mon fauteuil à roulettes, je revoyais vos visages, entendais vos conversations. Les calots à « floches », les bérets, les kèpis fraternellement unis, pensées et regards fixés à l'Ouest pendant ces longs mois d'exil, mois qui forgèrent cette amitié indéfectible qui persiste malgré l'usure du temps.

J'ai sous les yeux la reproduction du Chêne de Vincennes. Ce Menu du trente-sixième anniversaire m'apporte le témoignage de l'affection de vous toutes et tous par vos signatures et amicales paroles.

Notre ami LANGEVIN me confirme votre volonté de me conserver à votre vice-présidence. Je vais faire mon possible pour mériter votre confiance. Depuis mon accident, ne pouvant me déplacer, j'assure une permanence chez moi tous les lundis, mardi, vendredi de 9 heures à 12 heures. En relation constante avec le Directeur de l'Office des Combattants du Maine et Loire (mon camarade de la tonne

à m... à Sandbostel. Je réussis à dépanner pas mal de copains).

Ainsi, pour vous tous, le mot Fraternité, très beau par tout ce qu'il contient d'humain et de sentiments forts et nobles prend-il toute son éclatante signification et éclaire-t-il toute notre action.

Ma santé est bonne et j'attends avec impatience que le chirurgien me donne le feu vert pour me servir de ma jambe droite.

Bien chers tous et toutes, soyez assurés de mon amitié sincère et... à bientôt, je l'espère.

Henri STORCK,
Vice-Président.

Note de la Rédaction. — A Anderlues se déroulait le dimanche 6 avril l'Assemblée Générale de l'Amicale Belge des Stalags X et à Vincennes le dimanche 29 mars celle de notre Amicale. Notre ami STORCK avant son accident participait régulièrement aux deux Assemblées.

Cotisation 1981

Il reste encore des retardataires !

Pour leur faciliter la tâche nous allons leur adresser un mandat-cotisation de 30 F (il y a 9,20 F de frais que nous laissons aux P.T.T.)

Nous espérons que nos amis réserveront un bon accueil à cette présentation.

N'oubliez pas que Le Lien nous coûte cher !

DES ALLEMANDS ET DES NAZIS

Ce n'est pas à nous, n'est-ce pas, ce n'est pas aux anciens K.G. qu'on en remonterait en ce qui concerne le Reich, troisième du nom, et le peuple qui y vivait. Nous avons connu l'antre et la bête nazie. Et nous avons vu et nous avons compris ! Ces Allemands, tous pareils...

Et si ce schéma n'était pas aussi vrai qu'il y paraît ? Que chacun réfléchisse à sa captivité, ne trouvera-t-il pas dans sa mémoire le souvenir d'un geste, d'une parole, d'un propos, d'un regard, d'un don, d'une attention — passagère ou prolongée — qui attestent d'un autre aspect de la réalité, qui témoignent que l'amour de la liberté et de la paix étaient demeurés vivants dans le cœur de quelques-uns de ces Allemands qui nous semblaient pourtant tous égaux à eux-mêmes, également embrigadés et fanatisés ?

Et si ce que nous avons « vu » ou « soupçonné », et qui nous surprenait en dérangeant nos a-priori, n'avait été que l'écume même de quelque chose de plus ample, de plus structuré parfois, que nous ne pouvions alors imaginer ? En somme... comme une résistance, un défi ? Quel réconfort c'eût été !

Voici un an environ paraissait un livre de Gérard SANDOZ intitulé : « Ces allemands qui ont défié Hitler, 1933-1945, suivi du témoignage de Willy Brandt, Editions Pygmalion ». Quel livre !

Deux-cent-cinquante pages à peine, mais quelles pages. Riches d'histoire allemande et plus, de la fin de la République de Weimar et la destruction de la Démocratie à l'avènement de Hitler et à son effacement. Douze années terribles dont il convient de souligner, comme le fait Sandoz, que ce qui a commencé là en 1933 « aurait été possible ailleurs sous des formes bien sûr différentes ». Et d'évoquer les millions de chômeurs, les classes moyennes prolétarisées, les classes dirigeantes soucieuses avant tout de leurs intérêts ».

Au fil d'un récit poignant de vérité, d'objectivité, l'auteur nous fait découvrir « ces dizaines de millions d'Allemands qui ont résisté à Hitler, des ouvriers, des intellectuels, des militants socialistes et communistes, des prêtres et des bourgeois, des militaires (Schwarze Kapelle ou Orchestre Noir), hommes et femmes d'organisations, marginaux, individualistes. Des résistants qui furent brisés physiquement — torture, décapitation à la hache, pendaison à des crocs de boucher, enfermement dans des camps qu'ils construisaient et furent les premiers à peupler — brisés aussi moralement par l'environnement international, par l'isolement psychologique, méconnus qu'ils furent à l'extérieur et par l'extérieur, de propos délibérés, souvent... »

Nous qui avons vécu dans ce pays cinq de ces douze années, qu'avons-nous su de ce combat de l'ombre ? Rien, ou presque, l'attentat contre Hitler le 20 juillet 1944 ne constituant qu'un épiphénomène, non négligeable, certes, d'une réalité souterraine qui a pesé son poids, très lourd, de souffrance et de mort.

Lequel d'entre nous a jamais eu l'occasion, par exemple, de voir ces graffitis muraux : « Niedermittler Hitler » - A bas Hitler - ou : « Gegan Hitler für Freiheit u. Friede » - Contre Hitler, pour la liberté et la paix - ? Qui d'entre nous encore a entendu parler de l'admirable groupe de la Rose Blanche, trois garçon et une fille qui

ont payé de leur vie leur amour de la liberté ? Qui d'entre nous a entendu parler du curé doyen B. Lichtenberg mort à Dachau pour avoir secouru des juifs persécutés ? Et ainsi, des dizaines, des centaines, des milliers de destins individuels lancés dans une lutte impossible où tout fut tenté, risqué et perdu, for l'honneur.

A nous en particulier, ce livre servira d'utile contrepoint. Il nous apprendra beaucoup et, peut-être même, qui sait, sans nous faire rien oublier, éclairera-t-il d'un jour plus vrai cette Allemagne où nous fûmes si longtemps et où nous n'étions pas si seuls qu'il y paraissait.

On a dit de ce temps qu'il était celui de l'imposture. Est-ce bien vrai ? L'art des fausses apparences n'est-il pas aussi vieux que l'histoire elle-même ? J'y songeais en regardant l'autre soir à la télévision, l'émission « Apostrophes » au cours de laquelle, à partir d'un roman sur la déportation — c'est ici que notre ami HURET s'opposerait farouchement, et il n'aurait pas tort — nous furent présentées quelques séquences d'un film intitulé : « Le Führer offre un village aux Juifs ».

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

On sait aujourd'hui de quoi il s'agit. Les nazis, alarmés par l'insistance de la Croix-Rouge internationale à connaître le sort réservé aux déportés juifs dans les camps du Grand Reich eurent l'idée diabolique de bernier l'organisation de Genève par un stratagème dont on ne nous dit pas s'il atteignit son but.

Ils imaginèrent tout simplement de tourner un film dans lequel les déportés juifs du camp de Terezienstadt furent contraints de « mimer la vie » dans un village-type avec scènes de jardinage, d'ateliers, de bains-douches, d'où jaillissait de l'eau et non du « Zyclon B » (acide cyanhydrique), en somme, n'était l'étoile jaune sur les vêtements, des scènes d'une vraie vie en pays germanique...

Et les nazis présentèrent ces vues idylliques aux dignes représentants de la Croix-Rouge, lesquels crurent

ou ne crurent pas, eux seuls pourraient le dire. L'imposture était énorme et tragique, si l'on sait que près des quatre cinquièmes des 60.000 figurants successifs de cette atroce parodie furent par la suite tués ou gazés à Auschwitz.

Ce cinéma-mensonge ne put cependant altérer en rien la réalité-vraie que l'arrivée des troupes alliées révéla au monde stupéfait : monceaux de cadavres, chambres à gaz, crématoires et fumées dans le ciel, squelettes ambulants et l'horreur au fond de leurs yeux. Les vrais « villages » du Führer étaient de mort, non de vie, des lieux que le mal absolu avait enveloppés de son souffle.

Dans leur ingéniosité démoniaque, les maîtres du Reich avaient simplement oublié que si l'on peut tromper un peu de monde un peu de temps, on ne peut pas tromper tout le monde tout le temps. Déjà, au 18^e siècle, Potemkine, favori de Catherine II de Russie avait imaginé ces « façades en trompe-l'œil destinées à cacher au « petit-père » des peuples en visite l'état réel de ses moujiks bien-aimés ! En vain.

Car à la fin des fins, il n'est point d'infamie qui ne doive être découverte et les imposteurs, tous les imposteurs de tous les temps, doivent se souvenir que, « à l'extrême limite le loup criera pitié, à l'extrême limite l'ancolie germera dans le terreau des morts, à l'extrême limite le sang de nos martyrs chantera sur nos lèvres ».

J. TERRABELLA
12.205 V.B.

P. S. — L'accès aux archives de la guerre de Alliés nous en apprend chaque jour un peu plus sur les méthodes employées, lesquelles ne relèvent pas toujours de la chevalerie... On s'en doutait bien un peu, mais on n'avait voulu voir jusqu'ici que les mains sales de l'autre. Les documents sortent peu à peu de l'ombre où ils étaient tenus soigneusement serrés. Et ce qu'ils révèlent a de quoi surprendre et indigner. Comment des combattants, en uniforme ou sans uniforme, engagés avec foi et ardeur, furent sacrifiés au jeu de la guerre... Nous le savons à présent.

Ce jeu auquel jouèrent trop de pervers, faussement vêtus de probité candide et de lin blanc, ne mérite que le mépris des survivants. La fin justifie les moyens dira-t-on. Ouais... peut-être, n'empêche ! Seule restera honorée la mémoire des victimes, « trompées » et « trahies » souvent, mais mortes dans leur vérité.

Dans le courrier des lecteurs, j'ai remarqué la question d'AUBRY René. Qu'il se rassure : sa mémoire ne l'a pas trompé. Nous sommes nombreux sûrement à nous rappeler cette longue marche de Saint-Dié à Strasbourg, sous le soleil brûlant de juin 1940. Et les images nous hantent et dansent devant nos yeux comme des feux follets, de ces « chleuhs », ivres de victoire, renversant les seaux d'eau offerts à notre soif par la population, qu'ils menaçaient parfois de leurs armes.

tendu parler des déportés : même ceux qui avaient voyagé en Allemagne par suite de diverses vicissitudes n'avaient eu que de vagues indices ; pendant les bombardements d'Hambourg, des prisonniers avaient été mélangés à des « rayés » dont certains parlant français s'étaient dit, l'un préfet, l'autre évêque ! Dans une gare près de Berlin, en octobre 1944, dans la nuit nous avions croisé une colonne de femmes Belges, chantant la Marseillaise.

Je ne peux que relater ce fait précis que j'ai vu. En effet le lendemain matin, le dimanche 15 avril, les allemands ont fait sortir du camp tous les sous-officiers, dont j'étais, de toutes nationalités, il y avait beaucoup de prisonniers polonais pris à Varsovie, semble-t-il, d'anglais et d'américains et nous conduisirent à pied, à 25 kilomètres environ, au petit camp de Westertimke, dont ils avaient fait évacuer les aviateurs canadiens et où nous avons été libérés par les troupes anglaises le 28 avril.

Je ne peux que relater avec réserves les diverses histoires qui ont couru alors, ces « bouthéons » biens connus des soldats et des gégans.

Ces déportés, évacués de Neuengamme, avaient été abandonnés par leur escorte S.S. dans des wagons, en gare de Bremervorde. La Werhmarcht aurait ouvert les wagons et aurait mis les déportés sur la route du camp

(Suite page 4)

La vie à Sandbostel

Je suis un P.G. comblé... les témoignages arrivent des quatre coins de notre beau pays ; mon dossier — qui était inexistant au départ — prend consistance. A mon très prochain passage à Sandbostel je pourrais déjà montrer mon importante documentation.

Je laisse donc la place à notre ami Pierre DAROT, 14, rue Claude Debussy, 64140 Billère.

« ... Je me suis trouvé à Sandbostel, au Stalag X B, à l'arrivée des déportés du camp de Neuengamme.

Je pense que c'était le samedi 14 avril 1945 ; je ne peux me souvenir si c'était le matin ou l'après-midi que nous avons vu entrer, dans l'allée centrale, en ordre assez dispersé, ces squelettes vivants, vêtus de ces pyjamas rayés, que malgré près de cinq années passées en Allemagne, nous ne connaissions pas, ou tout au moins très peu d'entre nous. Je crois que c'était au début de l'après-midi.

Nous ne pouvions en croire nos yeux : ces hommes avaient le haut de la cuisse gros comme le poignet et paraissaient au dernier degré de l'épuisement.

Les Allemands qui nous gardaient (Wehrmacht) ont fait évacuer par les prisonniers des carrés du camp entourés d'un rang de barbelés, comme tous les blocs, et séparés de nous par une allée centrale. A partir de ce moment notre préoccupation a été de tenter de les ravitailler en leur envoyant des denrées par dessus ces barbelés et cette allée. Je me souviens d'un fait précis, vu de mes yeux : une boule de pain ayant été ainsi jetée 5 ou 6 hommes se sont jetés dessus et à vouloir tous la saisir et à la dévorer immédiatement, plusieurs d'entre eux en sont restés sur le sol, morts semblait-il ?

J'étais à quelques pas, de l'autre côté de nos barbelés. L'émotion de tous était à son comble et nous ne pouvions comprendre ce dont il s'agissait.

A la suite de cet incident et d'autres sans doute, la consigne a été donnée par le service de santé de ne jeter par-dessus les barbelés aucune nourriture solide, quelle qu'elle soit, mais de collecter toute les boîtes de lait en poudre disponibles, provenant des colis américains.

L'horreur et la fureur emplissaient les esprits. La plupart d'entre nous n'avaient jamais vu ou même en-

La vie à Sandbostel (suite)

de Sandbostel, soit 25 kilomètres à pied ! Beaucoup seraient morts en route, effectivement nous avons aperçu des cadavres dans les fossés, en partant pour Westertimke, le dimanche matin.

Deux histoires assez rocambolesques ont couru :

La sentinelle allemande du camp ayant voulu s'opposer à l'entrée des déportés dans le camp de prisonniers aurait été abattue d'un coup de revolver par un S.S. qui, paraît-il était son frère !

Devant l'émotion soulevée dans le camp, parmi les prisonniers, par ce terrible spectacle, les hommes de confiance ou chefs des différentes factions nationales se seraient réunis le soir de ce 14 avril et auraient été trouver le commandant allemand du camp pour lui signifier que devant la colère et l'exaspération des P.G. sa sécurité et celle des gardiens ne lui était plus assurée, les prisonniers étant susceptibles de se livrer à une tentative désespérée de représailles à l'encontre des sentinelles et des miradors. Ce serait la raison pour laquelle les gradés auraient été évacués du camp au petit matin, avec d'ailleurs don d'un colis américain à chacun.

Je précise que je n'ai pas d'autre témoignage ; je ne connaissais en effet à peu près personne dans ce camp, j'y avais été immatriculé du 8 au 10 août 1940, j'avais ensuite été toujours en kommando. Ce n'était que par suite d'un hasard que je m'y trouvais à nouveau depuis le 13 mars 1945, évacué de la région de Kotbus, près de l'Oder, où, après avoir été à 15 kilomètres de l'avance russe, nous avions fui sous un terrible bombardement américain, le 15 février et traversé toute l'Allemagne.

—o0o—

Ces lignes à peine terminées... coup de sonnette à la porte d'entrée... visite imprévue (le coup de téléphone annonciateur remontait à plus d'un mois !) un solide septuagénaire, accompagné de son épouse, pénétraient dans mon bureau.

BONNOT Nicolas-Fernand, demeurant à Chavannes-sur-Reyssouze 01190 Pont-de-Vaux, m'apportait sa petite contribution. Chers lecteurs, ainsi que vous le constaterez, ce brave amicaliste, garde un très mauvais souvenir de son séjour au « bagne » de Sandbostel...

KOMMANDO 887 GODENSTEDT

OBJET : REUNION DU 24 MAI A ORLEANS

Les camarades ayant donné leur accord, à la suite de l'article paru dans Le Lien de janvier, sont invités à se rendre Place de l'Étape, devant l'Hôtel de Ville, pour 9 h 30 (il sera possible de garer sa voiture devant la Mairie).

Le programme prévu est le suivant : visite de l'Hôtel de Ville, la cathédrale, le centre ville, statue de Jeanne d'Arc. Nous nous rendrons ensuite au Parc Floral, Orléans-La Source, pour déjeuner au Restaurant-Serre, dans un cadre magnifique.

Au menu :

Jambon de Bayonne - Assiette de crudités
Lotte à l'Américaine
Salmis de pintade au Chinon
Haricots verts - Pommes Cendrillon
Salade
Les Fromages
Omelette Norvégienne
50 cl de vin par personne (blanc et rouge)

T. T. et service compris : 100 F.

Après le repas, nous pourrions voir le Parc Floral, en souhaitant que le soleil soit au rendez-vous, pour rendre plus agréable cette journée de retrouvailles, qui regroupera 19 personnes, anciens P.G. et leurs familles. D'autre part je vous informe que j'ai eu des nouvelles de Jean AMIET, il sera parmi nous si son état de santé le lui permet (il m'a appris que Marcel NULET était décédé depuis 10 ans à la suite d'une terrible maladie). Triste nouvelle à ajouter aux 5 disparus déjà connus.

Je serai à 9 h. 30 devant la Mairie pour vous recevoir le 24 mai, à bientôt donc, avec les fraternelles amitiés d'un ancien du 887.

Pierre GUIAUGUIE.

Mle 50431 XII A. et X B.
Tél. 16 (38) 45-42-78

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Comme beaucoup d'entre nous il a débarqué un certain jour d'août à Bremerworde... « d'un infect wagon à bestiaux... » 15 jours de grande détresse... pour ensuite connaître un terrible kommando dans une tannerie. Boulanger de son métier il a été muté chez un « Backer-Führer » à Buxthude. Le patron était un triste individu. Nouveau kommando à Hornebourg chez Von Bargen... « si cette famille est encore en vie qu'elle trouve là mes sincères remerciements et ma profonde gratitude pour ce qu'ils ont fait pour moi... » Mais... « je ne pouvais plus rester en Allemagne ; c'était au-dessus de mes forces »... Evasion terminée à Osnabruck. Nous retrouvons Sandbostel et son calvaire pour ce pauvre BONNOT.

«...Là commencèrent les punitions. J'ai fait trois semaines de prison (défense de parler en faisant sa toilette, j'ai reçu une fois un coup de baïonnette à plat et m'en souviendrais longtemps. Après ces trois semaines de « taule », je fus envoyé au Straflager où nous étions une soixantaine environ. Là, vraiment, c'était inhumain : nous n'avions presque rien à manger, trois ou quatre colis pour ces soixante hommes ; fouilles continues et aussi ces fameuses nuits ou deux officiers et deux sous-officiers nous réveillaient à coup de « schlague » nous faisant sortir dehors en chemise pour une heure ou deux. Nous étions transis de froid et aussi mal aux yeux à cause des projecteurs très puissants braqués sur nous ; vraiment c'était très dur, très dur, car le lendemain il fallait travailler comme d'habitude. Ce travail consistait à extraire des briquettes de tourbe dans un sol marécageux de 3 à 5 mètres de profondeur, les remonter et les empiler à l'air libre pour les faire sécher. 23 jours plus six de « rallonge » dans cet enfer, avec, comme nourriture un « brouet » de trognons de rutabagas, altérant de plus en plus nos intestins. Pour comble, on me convoqua à « l'Abwer » pour me questionner et on me remit une nouvelle fois en prison pour huit jours, ensuite on me renvoya au « straf-lager » pour une durée indéterminée. Je me suis toujours demandé comment j'ai pu sortir vivant de cet endroit ».

« Une anecdote parmi tant d'autres : une nuit on nous a expulsés à coups de pied dehors, mon camarade fumait de la tisane de menthe, alors évidemment comme c'était défendu de fumer et que l'on avait pas de tabac, l'officier allemand demanda qui avait fumé, personne ne bougeait. Après trois sommations, menaces de représailles, mon camarade sortit du rang et avoua que c'était lui car il n'avait pas voulu que les copains portent les conséquences de son acte. Deux autres sergents français ayant pris sa défense et demandé l'application de la Convention de Genève furent également emmenés, Dieu sait-où ? Quant à moi, 25 jours plus tard on me renvoya en cellule au camp ; au bout de quelques jours ma santé s'altérait car je ne pesais pas lourd. Il arriva ce qui devait arriver : un jour je fus malade, très fiévreux, 40-41°, j'ai eu toutes les peines du monde à me faire

entendre et ouvrir. On me transporta sur une civière à l'infirmerie (revier), sans connaissance.

Au bout d'un moment, dans une demie-inconscience, je sentis à ma cuisse une grosse boule (j'ai su après que ce devait être une injection d'huile camphrée), j'étais entré à l'infirmerie le soir à 19 heures et le lendemain matin, à 5 heures, je fus expulsé manu-militari de mon lit et réexpédié une nouvelle fois à la tourbe. Enfin, après une punition en venant en outre ; quand j'eus terminé mes 22 jours de tourbe je fus renvoyé au camp, mais pas avec les autres. La direction militaire du camp nous mit à la baraque disciplinaire, baraque 47, nous étions là une quarantaine de gars presque tous des évadés et étions à cet endroit en instance de départ pour Rawa-Ruska. Nous sommes restés quelques-uns à ne pas partir et pourquoi ne m'a-t-on pas envoyé avec les autres ? J'ai su que mon ancien patron M. Von Bargen avait demandé de me renvoyer chez lui et aussi j'avais faite une demande écrite au Prêtre pour qu'il fasse connaître aux autorités mon intention de retourner au travail. Ces deux demandes furent sans doute acceptées et je retournais chez M. Von Bargen. Je ne pesais plus que 48 kg au lieu de mes 70 habituels ; mes anciens patrons furent très peinés de me voir dans cet état et il me donnèrent à manger à satiété. Je leur en garde une grande reconnaissance pour la durée où je fus occupé chez eux ».

« Au sujet de Sandbostel, j'affirme qu'au moins deux officiers, en 1942, pendant que j'y étais, furent très durs et inhumains pour nous, évadés de guerre ou réfractaires au travail. Il y avait aussi un Feldwebel sadique qui surveillait les kommandos et qui avait juré de me tuer si je m'évadais (ce qui ne m'empêcha pas de partir une deuxième fois, mais repris malheureusement à Danne-marie (France). Je n'ai pas su ce qu'était devenu ce sale individu. Mais cette fois-ci je ne fus plus renvoyé à Sandbostel, heureusement pour moi, Dieu merci ! »

« En résumé, je peux dire que le camp de Sandbostel représente pour moi le plus mauvais passage de ma vie, ainsi que le camp disciplinaire des sous-officiers réfractaires au travail de Markt-Pongau ».

Merci mon cher BONNOT pour ton magnifique témoignage.

Ta courte visite m'a permis de découvrir un vrai camarade qui conserve une mémoire, une lucidité étonnantes. Sandbostel ne fut pas pour toi le temps des « grandes vacances ».

Cette rencontre aura des suites... Chavannes-sur-Reyssouze n'est pas loin de La Guiche.

Paul DUCLOUX.
24 593 X B.



LE PERE DERISOUD NOUS A QUITTES

Alors que nous devions l'accueillir à Paris, venant y célébrer la Messe du Souvenir, à Vincennes, le dimanche 29 mars, qu'il avait accepté de se déplacer, malgré une grande fatigue, par esprit de camaraderie, un douloureux coup de fil de sa sœur, en Savoie, nous apprenait qu'il avait été victime d'une crise cardiaque qui ne pardonne pas, dans une clinique d'Annecy.

Tous nous étions consternés, bouleversés par cet appel... et nous ne pouvions pas encore l'imaginer.

Notre si brave curé, ANTOINE pour nous tous, ne comptait que des amis fidèles à cet homme de cœur, si accueillant, si bienveillant, envers tous.

Il savait tout entendre, tout écouter, concilier, excuser... et pardonner.

Sa bonté était sans limite, et la porte de son presbytère toujours ouverte, comme son cœur, heureux d'y accueillir tous ceux qui passaient à Marlioz.

Ce Savoyard à l'esprit éveillé avait su conserver ses attaches rurales dont il était fier, sachant se faire aimer et respecter par tous ses paroissiens.

En septembre 1980, il avait su réunir à Marlioz quelques anciens d'Ulm, belges et français, et sa joie rayonnait sur son visage ; son regard si doux, derrière ses lunettes, cachait mal son émotion que nous partagions avec lui.

Peut-on oublier ces trois journées au cœur de la Savoie, sa parfaite organisation, la réussite complète qu'il avait su, avec tant de soins, mettre sur pied.

C'était sa joie de vivre et de nous présenter, du haut du Salove, le Léman, avant de nous en faire découvrir les beautés, jusqu'à Messery.

Le calme au couchant de Thonon, ses vieux quartiers et, pour en terminer, ce merveilleux Lac du Bourget, plein de romantisme, de beauté sauvage, où le poète voudrait suspendre le vol du Temps... et que s'élèvent les chants, si purs, si beaux, des Bénédictines de l'Abbaye de Hautecombe.

Seulement l'homme n'a point le port, le temps n'a point de rives.

Nous passons...

Un peu las, après tant d'efforts, il n'avait pu nous rejoindre à Lescheraines, chez nos amis DUEZ, pour terminer ce périple.

Nous ne devons plus le revoir.

Ce devait être qu'un au revoir... Hélas ! C'était un éternel adieu...

Oui, Antoine, que ta Savoie était belle ce soir là... Quand le soleil descend, embrasant ces glaciers éternels jusqu'à sa Majesté Mont Blanc ; que ta Savoie est belle / Quand l'hiver vient doucement / Couvrant ses villages, ses plaines / De son grand manteau blanc...

Et que ta Savoie était belle / Quand l'angélus tinta là-bas / Et que le Seigneur, ce soir là / T'appela à Lui... tout bas.

Il pleut, ce lundi. Une petite pluie fine, glacée par la bise qui souffle sur les cimes enneigées... La cloche tinte tristement... Son église est comble... La foule doit attendre dehors, silencieuse et recueillie.

Antoine repose au bas de son autel où chaque jour il célébrait la messe, courageusement, surmontant sa fatigue, sa souffrance... Les Pères, venus de toute la Savoie, entourent le cercueil pour un dernier hommage, tandis que l'Archiprêtre lira son testament spirituel qu'il avait écrit de sa main. Le seul discours qu'il permettra, arrachant bien des larmes à toutes et à tous.

Cet homme de Dieu avait tout prévu : des obsèques simples et des chants que tous pouvaient reprendre en chœur...

Non, Antoine, ce n'est pas toi qui repose sous ce drapeau cachant ton cercueil clair... une seule gerbe permise par la famille, cravatée aux couleurs franco-belges, de tes Anciens d'Ulm... et alors que le Drapeau de l'Amicale VB-X ABC s'incline, entouré des drapeaux des Anciens Combattants et Prisonniers de Guerre des environs, en un dernier adieu, et que la foule va t'accompagner, une dernière halte à Vanzay, ton village, ton Eglise où tu fus baptisé, où tu fis ta première communion et dis ta première Messe... et ce sera l'Absoute.

A présent tu dors ton dernier sommeil, dans ce petit cimetière savoyard, au cœur même de cette région que tu chérissais, de cette vallée encore enneigée, à l'ombre du petit clocher qui égraine le glas... de toute une vie sans reproche... de bonté... de fraternité.

Que le Seigneur que tu as si bien servi et honoré sur cette terre t'accueille à son tour, les bras ouverts, comme tu le faisais si bien lorsque nous frappions à la porte de ton presbytère, à la porte de ton cœur, dans une fraternelle accolade...

Ton souvenir dans nos cœurs vivra, mais le VIDE, malgré le temps qui passe, ne sera jamais comblé...

Il pleut dans mon cœur, comme il pleut sur la ville... Et pourtant, ta Savoie était si belle, comment s'imaginer, alors que « volent les hirondelles » que ton âme, elle aussi venait de s'envoler...

Nous sommes près de toi, Antoine... Tes amis présents... et lointains : DUEZ, REIN, BALASSE, COURTIER, BELMANS, LEGRAIN, JEANTET, RAFPIN, FAUCHEUX et leurs épouses, Aimée YVONNET, avant que la terre ne te recouvre pour ton dernier linceul.

La plaque-souvenir de l'Amicale VB-X ABC déposée sur ta tombe, rappellera à tous ceux qui viendront se recueillir, que l'Amicale n'est pas un vain mot, mais plus encore qu'elle est indéfectible.

Repose en paix, Antoine, mon ami, notre camarade, toi qui avait su si bien, comme le regretté père VERNOUX, maintenir cette unité, cet esprit de commando, par des visites échangées, des rencontres, des contacts permanents.

Souvenons-nous mes amis, du réconfort, de l'espérance que nous apportait Antoine, après les longues nuits d'angoisse, de frayeur, alors que Ulm connaissait l'horreur et l'Apocalypse.

Et si dans le cœur de chacun de nous, Anciens d'Ulm, son nom y est gravé à jamais, c'est qu'il y a été creusé par les larmes de désespoir alors que nous avions tout perdu.

Aussi, jusqu'au dernier jour où nous te rejoignons, Antoine, les Anciens d'Ulm verront toujours pointer à l'horizon, cette flèche unique au monde, auprès de laquelle ils ont tant tremblé et si souvent pleuré.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm.

29 MARS 1981 : ULM

UN GRAND VIDE...

Alors que quatre grandes tables de 12 couverts étaient retenues pour le traditionnel banquet faisant suite à l'Assemblée Générale à la Chesnaie du Roy, au Bois de Vincennes, une chaise était restée vide, celle que devait occuper le regretté Père Antoine DERISOUD, Président des Anciens d'Ulm, décédé subitement.

Un voile de tristesse va planer sur tous ceux qui étaient présents et qui venaient d'apprendre cette douloureuse nouvelle.

L'an dernier, Antoine présidait dans la bonne humeur et la joie de se retrouver parmi nous. Mais aujourd'hui, même invisible, sa présence est parmi nous et ne laisse que des regrets, et une grande peine aussi... Mais la vie reprend ses droits... et bientôt chacun se reprend à sourire... on s'embrasse... on se retrouve une fois encore sans penser au lendemain... Et même, si nous sommes moins nombreux que l'an dernier, l'ambiance est très réussie, la table très appréciée de tous et les premiers accords de l'orchestre entraîneront les danseurs et danseuses dans la joie retrouvée... même si leurs jambes n'ont plus vingt ans... et leurs cheveux blancs clairsemés...

Bravo aux organisateurs d'avoir su si bien organiser ces RETROUVAILLES et cette joie collective, au moins une fois par an.

Ceux du Waldho

Eh bien, les anciens du Waldho n'ont pas loupé l'occasion de se rencontrer le 29 mars à l'Assemblée Générale à La Chesnaie du Roy. Par la correspondance reçue il devenait évident qu'il y aurait beaucoup de monde aux tables réservées pour le Waldho. En effet il y eut trois tables. C'est-à-dire 3 x 12 = 36 convives. C'est un beau succès ! Et encore dans ce chiffre n'est pas compris notre Président LANGEVIN que les devoirs de sa charge avaient placé à une table du VB. Le Dr MEULEY, ancien du Waldho, nous avait quittés pour être à la table de Balingen, son ancien commando. Evidemment la situation de nos amis toubib est assez délicate. Ils sont presque tous des anciens du Waldho par leur passage à Villingen ; puis par la suite ils sont désignés pour les infirmeries des commandos où ils dirigent le service sanitaire de leur région. Ils se sont fait des amis dans l'un et l'autre endroits et c'est difficile de faire un choix. Mais la journée est longue et ils ont le temps de voir tout leur petit monde P.G.

Bien entendu il n'y a pas de chef de table ; il n'y a qu'un responsable.

Le responsable de la table n° 1 était notre ami Antoine FAUCHEUX notre cher « maestro » qui bien que relevant d'une récente opération avait tenu à être présent au banquet au milieu de ses camarades de captivité. Sa bonne mine dénotait (c'est bien le mot qu'il faut pour un « maestro ») un excellent retour en condition. Il avait avec lui le Dr SALVAGNIAC, fidèle à nos rendez-vous P.G., le Dr FAURAN toujours aussi dynamique, notre pharmacien De LAROUSSILHE que les ans n'ont pas changé, et son compagnon d'Apotèque le pharmacien LEFORT plus connu au Waldho sous le nom de Papillon tout heureux de retrouver des amis, le laborantin CHARBONNET, autrement dit Camille le barbu (qui reconnaîtrait dans cet auguste vieillard (?) à la barbe patriarcale la délicieuse vedette dont le talent... et la beauté charmaient les spectateurs du théâtre du Waldho ! le chef de l'infektion PIFFAULT qui n'a plus de problèmes de couvertures et de draps et pour l'Intendance, précédé de quelques « roteuses », l'ami Raoul BERTIN, l'infirmier.

Le responsable de la table n° 2 était votre serviteur. Avec lui se trouvaient René GALMICHE, son ancien partenaire du Magazin Wolfarth et tous deux déplorant l'absence du troisième « arbeiter » l'ami Jules CARLIER et espéraient sa présence l'an prochain ; Bernard JEAN-GEORGES, sérieusement handicapé par une cassure au bras droit, mais qui a tenu à être présent au rendez-vous des anciens du Waldho, bel exemple de fidélité à l'amitié P.G. pour ceux qui n'ont pas cru au succès de notre réunion et qui doivent regretter leur absence ; GUINET, de Lyon, qui retrouve chaque année de nouveaux pensionnaires de l'hôpital ; notre canadien Marcel BERNARD, heureux de retrouver les anciens P.G., la France et ses amis ; René BONNAULT un ancien de l'équipe dentaire, qui vient de retrouver l'Amicale après 36 ans et qui a passé une excellente journée au milieu de ses anciens

Bravo et merci.

Etaient présents, avec leurs charmantes épouses : OUIRA, SENECHAL, COURTIER, SCHROEDER, vice-président, ANTOINE, REIN, DUEZ, BATUT, JOSEPH, CLERGEOT, BLANC, FAUCHEUX.

Mmes Aimée YVONET, DAMINET, FILLON, BERCHOT, MORANE, CROUTA, VECHAMBRE, JACQUET.

Notre ami PRIGENT.

Nos amis belges Jules MARCHAND, de Taminies, Madeleine et Gustave WAUTELET, de Denée.

Excusés : Familles GRESSEL, LAVERGNE, ROSEAU, LEGRAIN, RIBSTEIN, CAUDAN, BEBUANS que nous avons bien regrettés... et j'en oublie !

Prochaine réunion : Opéra-Provence, le jeudi 3 juin. Ne l'oubliez pas. Merci.

NOTRE COURRIER

Nos amis Mme et M. BRUN, 84, Av. Matisse, Pont Royal 06140 Vence « Avec tous nos meilleurs vœux et longue vie à l'Amicale. Bien amicalement ». Merci pour notre C.S.

Nos amis spinaux Mme et Pierre VAILLY, 18, rue de l'Épargne, 88000 Epinal, n'ont pu être à la table des anciens d'Ulm le 29 mars. Ce sera pour l'an prochain car nous sommes toujours heureux de les rencontrer. Ils adressent à tous leurs meilleurs souhaits de bonne santé et spécialement aux Anciens d'Ulm. Merci pour notre C.S.

Notre ami DELAUNAY Georges, 52, rue de Sambre et Meuse, 75010 Paris, se rappelle au bon souvenir de nous tous. Merci Napo pour notre C.S. et au plaisir de te voir un de nos premiers jeudis, rue de Provence.

Notre ami GUILLOU Philippe, 28, Av. Daumesnil, 75012 Paris, adresse ses bonnes amitiés aux anciens d'Ulm. Merci pour notre C.S.

Merci à notre ami Pierre ROSEAU, Place Cormontaigne, 69000 Lille pour notre C.S. et nous espérons le revoir bientôt parmi nous.

Heureux grands-parents, Marie et Maurice COURTIER fêtent leur onzième petit-enfant. Qui dit mieux ? Bienvenue à Gaël, bonheur et prospérité... félicitations aux heureux parents Mme et M. Jean HERPIN. Grosses bises à Cyrille et Yann et quelle joie partagée pour « Mamm-Gouse »... O Breiz ma Bro... Kénavo...

partenaires heureux de retrouver un ami et qui espère le revoir aux Assemblées suivantes. Une place est restée vide, tristement, pendant tout le repas : on attendait notre ami Paul DION de Nancy. Hélas, un genou récalcitrant, souvenir douloureux des anciens matches de foot, a jugé opportun de se bloquer au moment du départ de Nancy. C'est pourquoi, l'ami Popaul a dû, la mort dans l'âme, renoncer à occuper sa place retenue à la table des Anciens du Waldho.

A la troisième table, sous l'œil vigilant du strasbourgeois Marcel WEIL qui retrouvait l'ami SALLES un ancien de son équipe de l'atelier dentaire, nous trouvions notre ami liégeois Henri STASSE, représentant au Waldho, l'élément international, qui voisinait près du graulhettois VIDAL, en pleine forme et très disert et l'ami DURIEUX que nous étions heureux de retrouver parmi nous.



Bien entendu l'élément féminin apportait sa quote part à l'élégance et à la couleur des tables et en admirant toute cette symphonie de couleur et de visages charmants on se prenait à penser que quand même au Waldho, il nous manquait quelque chose...

Le décor de la salle est une réussite, mais le bruit est envahissant, surtout lorsque pour un oui ou pour un non, on parle au micro. Le bruissement des conversations particulières est déjà important sans qu'il soit besoin d'en ajouter. Heureusement que ces moments là ne durent pas longtemps.

Un petit Stéphane BATUT est né chez Georges et Louissette BATUT, enfants de nos amis BATUT. Vœux de bonheur et prospérité pour Stéphane, félicitations aux heureux parents et qu'un jour ce « Petit, chéri » puisse comme son père et grand-père honorer et remporter le succès au Salon des Artistes Indépendants.

Bravo au père Jean BATUT, bravo au fils Georges BATUT d'avoir su si bien reproduire la Bretagne, Locronan, la neige, la forêt, le calme de l'océan.

Le père, comme le fils, arrachent l'admiration des connaisseurs devant tant de beauté et de réalisme.

Un reproche, cependant : Bien des Anciens d'Ulm n'ont pas eu ma chance d'admirer leurs toiles exposées... combien de retraités regrettent de ne pas en avoir été prévenus.

Prenons note pour l'an prochain et... encore bravo !

Denise FILLON et sa petite-fille sont au Montgenèvre. Hélas ! Il n'y a plus de neige... ou si peu !

Le séjour est un peu court et se passe bien.

Quant aux « douleurs, qui les écoute est encore plus fou »... tachons donc de les oublier. A bientôt.

Nous avons la joie d'accueillir au sein des anciens d'Ulm notre ami BRIET Lucien, 19, rue de la Plante 10340, Les Riceys. Le département de l'Aube, n'étant pas très éloigné de la capitale, nous espérons que nous verrons notre ami BRIET lors de nos manifestations au milieu des anciens d'Ulm. Bravo et à bientôt.

REMERCIEMENTS

Les familles DERISOUD, RIGOT, parentes et alliées, profondément touchées par les marques de sympathie que vous leur avez témoignées lors du décès de l'Abbé Antoine DERISOUD, vous prient de trouver ici, l'expression de leur profonde gratitude.

Nous renouvelons à la famille si éprouvée, aux frères, aux sœurs d'Antoine DERISOUD, toute notre sympathie, douloureuse et attristée et de la part de nos camarades éloignés, leurs très sincères condoléances : Mireille et Daniel GIROD, Saint-Laurent du Var ; Mme et M. BRUN, Vence ; Pierre ROSEAU, Lille ; Yvonne et Jules GRANIER, Bessèges (Gard) ; Géo RIBSTEIN, Belfort ; Roger HADJADJ, Montlieu (Isère) ; Marguerite et J.-Louis SALIGNAC, Puydaniel ; Andrée et Gaston LAVERGNE, Boussy-Saint-Antoine.

L. VIALARD.
Ancien d'Ulm.

En résumé très belle journée dans une ambiance d'amitié incomparable où tous les anciens du Waldho se sont retrouvés avec joie et se sont donnés rendez-vous pour l'an prochain, au même endroit, en espérant que les absents de cette journée viendront les y rejoindre.

Une pensée émue pour les derniers disparus des Anciens du Waldho ; pour notre ami René BARBOT, notre ancien masseur, fidèle amicaliste et compagnon charmant ; pour ceux qui participaient chaque année à nos banquets nos amis Désiré-Louis HENRY et Georges GALTIER, notre inégalable Moumoute, disparus tous en pleine force de l'âge et dont le souvenir parmi les Anciens du Waldho restera impérissable.

Maintenant publions quelques messages reçus en ce début d'année 1981 pour les vœux de santé et de longévité que chacun adresse à ses amis du Waldho et à l'Amicale. Une constatation tout à fait réjouissante : Les Anciens du Waldho se sont montrés très généreux lors du règlement de la cotisation 1981 et nous les en remercions très chaudement. La solidarité est complète comme au temps du Waldho. Merci à tous, vous êtes formidables !

Un ancien pensionnaire, parmi les malades, notre ami M. GOUJON, 2, rue Avedam, 28000 Chartres, nous donne de ses nouvelles. Depuis janvier 1980 il a été opéré six fois, deux sympatectomie, un doigt de pied jambe droite et cinq jambe gauche : « Je suis encore en pansements, écrit-il, ça n'en finit pas. J'ai appris le décès de Moumoute, c'était un bon copain. A l'hosto il m'appelait la Béquille. Toutes mes condoléances à sa famille ». Tous nos vœux de guérison à l'ami GOUJON.

Notre excellente amie Mme Renée BARBOT, 40, rue de la République, 27540 Ivry-la-Bataille, veuve de notre regretté ami René BARBOT, le deuxième masseur de l'hôpital fidèle assistant du Dr GUINCHARD, nous adresse un chèque généreux pour notre C.S. avec ces mots : « S'excuse d'avoir tardé pour régler sa cotisation. Bien sûr le reste pour votre C.S. Souhaite à tous les camarades de mon cher disparu, bonne santé et retraite paisible pour beaucoup d'entre eux. Mais sachez vous distraire pendant cette période qui peut paraître pénible pour les nouveaux retraités, mais qui doit se dérouler pour tous, très bien, à force de volonté et de courage. Amitiés sincères pour tous ».

Merci à notre amie pour son message réconfortant. Mais quelle sache bien que pour les compagnes de nos camarades décédés la cotisation n'est plus obligatoire et son geste n'en est que plus remarquable. L'an dernier je suis allé m'incliner, au nom des anciens du Waldho, sur la tombe de mon ami René dont j'avais apprécié le dévouement pour nos camarades malades ou blessés, ainsi que l'amitié fraternelle qui nous unissait. Plusieurs rencontres, en famille, avaient resserré cette amitié, et son brusque départ, il est mort en dormant, m'avait profondément chagriné. (Message personnel : Mon chauffeur n'a plus de voiture depuis quelques mois. Dès que la situation sera rétablie nous nous ferons un plaisir de nous rendre à Ivry-la-Bataille. Nous vous embrassons. (H.P.)

Une lettre de Paul DION, 21, rue de la République 54000 Nancy : « Un genou complètement récalcitrant

(Suite page 6)

Ceux du Waldho (suite)

m'a forcé à annuler mon voyage à Paris. J'en éprouve une grande déception car pour moi l'Assemblée Générale est comme une jouvence. C'est toujours avec le même plaisir que je vous retrouve tous avec un dynamisme qui s'affirme avec les ans. Excusez-moi auprès de tous nos amis et à l'année prochaine ».

A l'année prochaine ami Popaul, et d'autant mieux que ton repas est déjà payé. Nous avons regretté ton absence, j'en ai parlé plus haut. Mais je souhaite que ce diable de genou se débloque définitivement et ne nous embête plus. C'est tout le bonheur que je te souhaite avec une bonne santé. Je transmets, selon ton désir, ton bon souvenir aux copains de l'équipe du Lien, du Camp, du Waldho et aux sportifs du VB.

Quelques messages au verso des chèques-cotisation avec leurs vœux de bonne santé et de bons souvenirs des amis :

Dr DAMASIO Raymond, 8, Av. Fremiet 75016 Paris.
Dr SALVAGNIAC A., 50 Av. Villeneuve l'Étang, Versailles.
Dr SAVELLI Francis, Av. Piccioni 20220 L'Île Rousse.
Dr GUIBERT Jacques, 116-118, rue Ponts de Cé 49000 Angers.

LASCOMBES DE LAROUSSILHE, 7, rue Grange aux Belles 75010 Paris.

BLIN Jean-Louis, Chir. Dentiste, 65, rue de Metz 54000 Nancy.

Dr MERLE J., 24 Bd Colbert 92330 Sceaux.

Dr PAYRAU Paul, 14, rue des Sablons 75116 Paris.

Dr RAABE Ernest, 48, rue Charles de Gaulle 57158 Montigny les Metz.

Dr CESBRON Joseph, Le Fuilet 49270 St-Laurent-des-Autels.

Dr CESBRON André, Champtoceaux 49270 Saint-Laurent-des-Autels.

Dr GRANGE Jean, 14, Av. de Saxe 69006 Lyon.

Dr AUZIAS M., Aux Reliques, Annet-sur-Marne 77410 Claye-Souilly.

Dr SCHUSTER Daniel, 8, Av. de Sénart 91230 Montgeron.
LEFORT Claude, Grand Ceule, 60, rue St-Julien 49000 Angers.

GIAMARCHI Antoine, Pietranera 20200 Bastia, notre ancien masseur, le dernier avant la libération, adresse son bon souvenir à tous, sans oublier les dames.

BALTHAZARD André, Lou Limbert, Quart. Rosaire, 83110 Sanary-sur-Mer (des vœux pour une bonne santé à tous et peut-être au plaisir d'en revoir).

ERNEWEIN Joseph, 4, rue des Louvières 51300 Vitry-le-François.

STEVENET Emile, 4, Bd François-Albert 86000 Poitiers, dont nous attendons toujours la visite, promise depuis longtemps.

Abbé René PETIT, Curé de St-Germain 70200 Lure. Tous ont regretté l'absence justifiée d'ailleurs, de notre ancien Homme de Confiance de l'hôpital. L'an prochain tu dois être là. Tous tes anciens sujets t'adressent leurs amitiés.

SOLANS Adrien, 16, rue GI Menvielle, 65200 Bagnères de Bigorre, avec un message d'amitié tout particulier aux anciens locataires de la 147. Ton chef de chambre, Petitou, t'adresse son fraternel souvenir.

Père JUBERT Edmond, Pères de l'Assomption, 83510 Lorgues. Envoie son bon souvenir à ses anciennes ouailles. Le Père fut en effet le premier aumônier du Waldho remplacé après son départ par l'Abbé Albert BUSTEAU, hôpital rural, 77170 Brie-Comte-Robert qui se rappelle au bon souvenir des anciens du Waldho.

GEHEL Robert, dit Boubert, 17-19, rue Paul Bert, 94700 Maison-Alfort, dont les visites sont bien rares.

LECLERC Achille, 16, rue Louis Loucheur, 59100 Roubaix, un des locataires de la 147, envoie ses bonnes amitiés à tous. Bon souvenir au Schulmeister.

SIMONIN Simon, 1, Place de la Liberté, Arc 70100 Gray. Amitiés à l'ancien trompette du jazz PETITJEAN, le « docteur ».

LAMIDIAUX Robert, 135, Av. de la République, Saint-Quentin. Aurait dû venir rejoindre le 29 mars ses anciens coéquipiers BONNAULT, SALLES et WEIL.

EYRAUD Jean, 05500 Saint-Bonnet, avec son bon souvenir aux amis de la troupe.

KASTLER Emile, 14, Impasse Kerguelin, 29100 Douarnenez. Notre chanteur-vedette se rappelle au bon souvenir des amis.

MARCHAL François, rue de Jarmenil, 88510 Eloyes, bien cordialement à tous ceux du Waldho. Notre bon souvenir au travailleur de la Kuche.

LE MEUR Roland, Chambord 41250 Bracieux. Encore un gars de la Kuche qui a su rendre mangeable l'abominable mixture donnée par nos gardiens. Avec notre reconnaissance notre bon souvenir.

Le messager des « Pakett », HERBIN Alex, 10, rue de Ham, Creutzwald (57), envoie son amical bonjour à tous les copains.

VALLI Lucien, 9, rue des Oliviers, 20210 Porto-Vecchio, l'ancien friseur de la troupe, se rappelle au bon souvenir de ses anciens clients et à tous les amis du Waldho. Quand aura-t-on le plaisir de revoir le « Raton ».

Mme LAUR M.-R., 1, rue des Salins, 63000 Clermont-Ferrand, épouse de notre regretté ami le Dr LAUR, ancien du Waldho et ancien d'Ulm, participe à la bonne marche financière de notre Amicale dont son mari était un fervent admirateur. Merci à notre amie pour notre C.S.

J'ai retrouvé dans mes archives une photo de la première troupe théâtrale du Waldho. C'était les premiers balbutiements. Mais ceux qui figurent sur cette photo furent des pionniers. Ils étaient là en 1941 et certains y étaient encore à la libération du Waldho... malgré les tentatives d'évasion. D'autres n'y étaient plus car ils avaient pris la clef des champs et avaient pu ouvrir la porte de la frontière Suisse. Devant l'entrée du théâtre du Waldho les habitués du Waldho reconnaîtront, du moins je l'espère, les docteurs Damasio, Job, Felloneau, Palmer et les infirmiers Decoudun, Bonnault, Rifle, Petitjean, Giron, Chamson, Daubigny, Drouet, Ajacques, Balz, Solans, Perron, Géminiani, etc...

Il y a quarante ans de cela!!!

H. PERRON.

Le temps des amertumes

Heuberg - Le Camp disciplinaire

Nous sommes heureux de vous offrir, avec l'autorisation de l'auteur, quelques bonnes feuilles, parmi tant d'autres, du livre de notre ami Paul RICHARD, instituteur en retraite, sur la vie au Camp disciplinaire du Heuberg.

Tous ceux qui ont connu le Heuberg, et ils sont nombreux, devraient posséder cet ouvrage qui relate la vie des disciplinaires dans cet impitoyable camp.

Vous trouverez cet ouvrage en vente chez l'auteur Paul RICHARD, Malancourt-sur-Seille 57590 Deline, contre 37,45 F (franco de port) à joindre à la commande. Chèque au C.C.P. Nancy 683-84 H.

Tout ancien P.G. du VB et des XABC doit avoir ce livre dans sa bibliothèque. C'est vraiment un témoignage.

Il reste encore des exemplaires chez l'auteur. Dépêchez-vous pour la commande.

Voici un épisode qui se passe à la Waldkasern, qui relate une évasion bien connue au camp de Villingen, la parution devant l'officier de justice, et le départ pour le camp disciplinaire du Heuberg :

Pour ce rendre au tribunal, il n'y avait pas dix minutes à marcher. Il ne s'agissait, en effet, que de passer de la prison à la cour du Stalag. Bien que voisins, ces deux établissements, pourtant dépendant l'un de l'autre ne communiquaient pas directement entre eux. Aussi, pour aller dans l'un ou dans l'autre devait-on emprunter nécessairement une courte rue, coudée deux fois à angle droit, avant d'atteindre une entrée.

La troupe allait d'un pas nonchalant, sous le regard indifférent de trois sentinelles.

La voie suivie, de ce côté, était sans autre issue que la cour du camp. En sens inverse, et pour gagner la ville, on ne pouvait éviter de passer devant la porte de la prison. Il n'y avait donc apparemment aucun risque d'évasion à craindre.

Duroc suivait le flot sans penser à rien lorsque, au premier tournant, il fut témoin d'une scène qui, par sa rapidité et par l'audace déployées l'émerveilla.

Le lieutenant, qui se trouvait le premier à gauche, dans le rang précédant le sien, se débarrassa tout à coup en deux mouvements de sa capote de troupe. Il la jeta dans les bras de son voisin stupéfait, alors qu'il atteignait le milieu du premier coude.

Se dégageant en quelques pas de la colonne, il s'arrêta en bordure du chemin et, comme un paisible civil, sortit sa pipe qu'il bourra longuement.

Louis tourna la tête pour voir la réaction qu'aurait la sentinelle lorsqu'elle apparaîtrait. En passant, celle-ci jeta un coup d'œil curieux à cet homme qui lui barrait presque le passage, s'effaça en gromelant pour continuer sa route, mais ne fit pas un geste pour l'appréhender.

Au deuxième tournant, la section se trouva face à la porte grillagée du Stalag. De nouveau, la cérémonie du comptage se renouvela, une fois, deux fois, trois, puis quatre fois.

Pourtant, la liste consultée n'apporta aucune lumière. Tous les inscrits répondaient à l'appel de leur nom. Sans qu'on puisse arriver à déceler les causes de l'erreur, il manquait toujours un, deux et parfois trois prisonniers. Sous-officiers et soldats en bavaient de rage!

Enfin, l'un d'eux eut une idée de génie. Il fit déplacer les Français rang par rang, en guidant les trois hommes qui constituaient chacun d'eux avec un fusil tendu devant et derrière eux.

Un feldgrau, calepin en main, notait soigneusement tout ce qui passait devant lui. Par suite de la mauvaise volonté et du peu de discipline des détenus, des erreurs se produisirent encore, ce qui acheva d'exaspérer les soldats d'accompagnement.

Les crosses entrèrent en action et parvinrent, petit à petit, à calmer les mauvais plaisants.

Enfin, on fut assuré qu'il manquait un individu, qu'on parvint aussi à identifier. Son nom était connu de tous, et personne, prisonniers y compris ne comprenait comment il avait pu disparaître sans avoir été remarqué.

Les sentinelles supposèrent d'abord que le manquant s'était caché dans la cour de la prison mais, après vérification, il leur fallu se rendre à l'évidence : le coquin s'était bel et bien sauvé!

Comme ni Duroc, ni le nouveau propriétaire de la capote ne souffrirent mot de ce qu'ils avaient vu, le mystère resta complet.

Après maints palabres, la garde du camp laissa entrer les prisonniers. L'heure pressait, et il n'était que temps de se rendre au bureau de justice militaire. Ce dernier se trouvait dans la caserne qui abritait les services administratifs du Stalag. Rapidement, celle-ci fut gagnée.

Un interprète, faisant office d'huissier, attendait ses clients devant l'entrée. Il tenait à la main l'inévitable état nominatif que tout fonctionnaire allemand qui se respecte doit toujours posséder.

Sans plus attendre, il appela une dizaine de noms, compta promptement ses hommes et les entraîna au pas accéléré dans le long couloir qui coupait en deux le rez-de-chaussée.

Empruntant ensuite un monumental escalier de pierre, il les conduisit au premier étage, où il les arrêta devant une porte de bois vernis, derrière laquelle il disparut. Louis et ses quatre compagnons d'évasion avaient été désignés les premiers. Sans doute, allaient-ils avoir droit à la primeur des interrogatoires.

Maillard se frotta les mains joyeusement :

— J'aime mieux que nous passions les premiers, dit-il, on risque moins de tomber sur un gars de mauvais poil!

— Je ne sais pas si cela a beaucoup d'importance, répondit Duroc. D'après ce que nous avons entendu dire, les tarifs pour évasion seraient invariables : quinze jours de cellule et deux mois de compagnie disciplinaire.

Les peines ne sont différentes que pour des actes qualifiés par les Fritz de « crimes ou délits de droit commun ». C'est-à-dire pour : rébellion, refus d'obéissance, rapports sexuels avec des « gretchen », coups, insultes ou vols. La rébellion et l'amour sont d'ailleurs passibles des tribunaux militaires exceptionnels.

— Nous, grogna le gros Jacques, on n'a fait que notre devoir. On ne devrait même pas être punis.

— Tu diras cela au juge, quand nous passerons devant lui, sourit Louis. Présentée gentiment, ta requête nous fera peut-être libérer. Ce serait vraiment une aubaine!

— Pour la première fois, vous n'écoperez certainement pas grand chose, se lamenta le Rouquin. Mais moi, qu'est-ce que je vais écopier! Pourvu qu'il ne m'en remette pas pour trois mois à Heuberg. Je ne pourrais pas les supporter. Ah! J'aurais mieux fait de ne pas vous écouter. Maintenant, je me coulerais la vie douce, à Blumberg, au lieu d'aller crever à la disciplinaire!

— Ferme ça, lança le taciturne Robert Gérard! Personne ne t'a demandé de venir avec nous. C'est toi qui est venu pleurer, pour qu'on accepte de te prendre dans notre équipe. On s'est fait prendre? Tant pis pour nous! On paiera sans faire d'histoire.

Ce n'est plus le moment de se demander si c'était trop dangereux pour toi. Boucle-la une bonne fois, tu me dégoûtes!

— Non mais, se rebella l'autre. Tu veux que je te fasse une grosse tête?

— Pauvre cloche, cracha Robert en lui tournant le dos. Ça sue de frousse, et ça se mêle de vouloir jouer au dur! A la niche, Poil de Carotte!

Le pleutre n'osa pas se rebiffer et se drapa, sans rien ajouter, dans sa dignité offensée. Un lourd silence pesa sur ces êtres qui, malgré eux, attendaient avec une angoisse certaine le verdict redouté.

C'est alors que, claquant sur le parquet sonore, des bruits de pas réguliers, solennels, se firent entendre venant de l'autre extrémité de l'étage. Tout le monde tourna la tête et resta médusé.

Deux anglais à l'uniforme impeccable s'avançaient comme à la parade, aussi graves que des croque-morts, les mains derrière le dos.

L'un était immense et maigre, tandis que l'autre était petit et replet!

— Double pattes et Patachon, murmura l'un des Français. Je me demande ce qu'ils font ici. Il n'y a pas de camp d'Angliches dans le coin!

Quatre soldats sous-officiers allemands sortirent d'un bureau et se dirigeant en sens inverse des britanniques les croisèrent sans y prêter attention. Au lieu de saluer, comme l'ordonnait le règlement, les insulaires, avec un ensemble parfait, se redressèrent de toute leur hauteur et passèrent raides, dédaigneux, devant leurs vainqueurs.

— Ils sont quand même culottés, constata le gros Jacques. Ils ont eu de la chance que les Fridolins n'aient pas fait attention à eux. Ça aurait pu leur rapporter au moins quinze jours de taule.

— Ces gars-là ont l'air de bien connaître les lieux, répondit son frère. Ce ne doit pas être la première fois que ça leur arrive de ne pas saluer les Vert-de-Gris.

Je me demande pourquoi ceux-là font mine de ne pas s'en apercevoir?

— Il n'y a pas à dire, ils sont gonflés, reprit Jacques avec une envieuse admiration. Quels types!

Justement, ceux-ci arrivaient à la hauteur du groupe. Les Français abordaient déjà de larges sourires de bienvenue, prêts à saluer amicalement leurs anciens alliés dès qu'ils parvinrent à leur hauteur.

Mais ces bonnes dispositions disparurent bien vite quand ceux-ci, passant devant eux, les toisèrent avec autant d'impertinence, et plus de dédain, qu'ils ne l'avaient fait pour leurs ennemis. Des grognements indignés se firent entendre.

— Qu'est-ce qu'ils se croient ces zigotos? Est-ce que ces glandouilleux nous prennent pour de la roupie de sansonnet? Pauvres paumés!

Du coup, le pacte d'assistance franco-anglais était rompu. Cette rancœur se fut certainement exhalée pendant quelque temps encore si un officier allemand, sergent de cuir à la main n'avait mis fin à leur colère jus- en se dirigeant vers eux. Très poliment il répondit à leur salut et pénétra dans le bureau. C'était l'officier de justice.

Moins de cinq minutes après, l'interprète appela Duroc et ses camarades. Il les fit entrer dans le saint des saints, où le juge, un capitaine, se leva et rendit à nouveau le salut.

Après avoir ordonné à son adjoint d'amener deux chaises supplémentaires, il fit aimablement asseoir les cinq hommes. Sortant un dossier de son porte-documents, l'ouvrit devant lui.

Louis reconnut immédiatement le plan directeur qu'il avait dérobé dans la voiture du S.S. et se prépara à l'attaque.

Celle-ci commença aussitôt :

— Qui vous a donné cette carte, questionna le juge sans rudesse, après avoir demandé à qui celle-ci appartenait.

— Personne, répondit le Lorrain, je l'ai trouvée dans un bâtiment en démolition, à l'usine où je travaillais.

— Est-ce qu'elle ne vous a pas été remise par un civil, insista à son tour l'interprète ?

— Non. Il nous était interdit d'approcher les ouvriers.

— Laissons ceci, conclut l'officier, d'autres que nous emploieront à régler cette question.

Pourquoi vous êtes-vous évadé ? Vous auriez pu vous faire tuer inutilement.

— D'après le code militaire, c'est un devoir pour tout soldat fait prisonnier, mais c'est aussi une nécessité vitale pour l'homme privé de liberté.

— Vous savez que c'est en contradiction avec les termes de l'Armistice que votre chef, le maréchal Pétain, a signé.

— Notre chef à nous en a signé un autre au Donon qui, s'appuyant sur un précédent datant de 1870, garantissait la liberté et les honneurs militaires aux officiers et soldats du 43^e Corps d'Armée, dont nous faisons partie. Ce n'est qu'à ce prix que nous avons mis bas les armes.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 50 F

100 cartes en plus pour : 25 F

Offre valable jusqu'au 30-6-1981

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Malheureusement, le Chancelier Hitler a refusé de reconnaître cet acte, sans nous rendre notre liberté.

— Qu'auriez-vous fait dans votre pays, où il n'y a plus de travail ?

— Je suis fonctionnaire, donc je n'ai pas à me préoccuper d'un emploi !

— De toute façon, rétorqua le capitaine avec une légère impatience, votre acte est répréhensible, vous le savez.

— Mon capitaine, est-ce que l'oiseau qui trouve entrouverte la porte de sa cage demande à son gardien la permission de sortir ?

L'Allemand réfléchit un moment, regarda dans les yeux l'homme qui lui faisait face, sourit enfin et laissa tomber :

— Vous avez fait votre devoir en vous évadant, je fais le mien en vous punissant. Je vous condamne, à regret, à quinze jours de prison et à deux mois de compagnie disciplinaire. Bien entendu, les jours déjà passés en prison sont comptés dans cette peine comme accomplis.

Maillard, qu'avez-vous à dire pour justifier votre évasion ?

— Je n'ai rien à ajouter à ce qu'a dit mon camarade !

— Et vous, les frères Gérard ?

— Nous ne pouvons que répéter ce qu'ont dit nos amis !

— C'est bien. Et vous l'homme qui venez à peine de sortir de Heuberg ? Votre punition ne vous a-t-elle pas servi de leçon ?

— Mon capitaine, je ne savais pas, larmoya le Rouquin. Il faut me croire, ce n'est pas de ma faute.

— Taisez-vous et cessez de gémir, interrompit brutalement l'officier devenu subitement méprisant et cassant.

— Vous au moins le courage de vos actes. Vous a-t-on obligé à suivre ces messieurs, insista-t-il avec une lourde ironie ?

Voyons messieurs, ce n'est pas bien de forcer un camarade à se sauver. Ne saviez-vous pas, fit-il poliment en regardant les autres avec un sourire ?

Ceux-ci toisèrent Poil de Carotte avec un dédain non dissimulé et ne répondirent pas.

— C'est entendu, conclut le juge, redevenu poli et aimable.

J'applique le même tarif pour tous ! Messieurs, je vous dis adieu et... bonne chance !

Les cinq Français se levèrent, saluèrent et sortirent, guidés par l'interprète qui n'avait pour ainsi dire pas ouvert la bouche. Dans le couloir, une sentinelle les prit en compte et les mena dans un coin de la cour du Stalag où quelques détenus, déjà interrogés par un autre juge, bavardaient, assis à terre.

Leurs peines étaient identiques à celles infligées aux cinq hommes. Duroc pensa aux paroles de Stanislas.

« Il avait raison, pour ceci comme pour le reste, se dit-il. Puisse-t-il arriver rapidement à s'arracher aux griffes des Allemands ! »

Une âpre discussion, qui menaçait de dégénérer en pugilat le ramena à la réalité.

Le gros Jacques secouait vigoureusement les puces du Rouquin.

— Tu n'avais pas honte de pleurnicher dans le tablier du Chleuh ? Tu croyais qu'il allait de plaindre ? Tu n'es pas un homme. Une bonne femme même n'aurait pas osé faire ce que tu as fait.

— Tais-toi, ou je te rentre dedans, hurla l'autre, furieux ? Espèce de morveux, demi-portion !

— De quoi, de quoi ? monsieur ose m'insulter ? Regarde-toi bien Soleil Couchant et numérote tes abats. Tu ne te reconnaitras pas après la toise que tu vas recevoir.

Eh ! Robert, viens ! Le Rouquin a besoin de se faire purger. Il nous insulte tous.

— Celui-là, il commence à me barber, grogna l'autre Gérard menaçant. J'arrive !

Sentant sa position devenir malsaine, le prudent Rayon d'Or s'esquiva en lançant une bordée de menaces et alla s'asseoir à l'écart, non loin de la sentinelle.

Le gros Jacques, déçu de ne pouvoir employer la force de son frère pour obtenir une victoire qui eût assuré son prestige, menaçait du poing son ennemi, mais n'était pas assez fou pour aller le défier dans l'ombre tutélaire du feldgrau.

Il était courageux, mais pas téméraire. Aussi se contenta-t-il d'exécuter quelques grimaces supplémentaires puis, d'individu à individu, alla quémander une cigarette.

Au matin du seizième jour, on tira les cinq camarades de leurs géôles respectives pour les mener dans une baraque, isolée dans un angle de la cour du camp, et appelée baraque de passage.

Jusqu'à la dernière minute, Louis avait craint que les Allemands ne rendissent en partie responsables de l'évasion du lieutenant français ses compagnons du détachement. Celui-ci n'avait pas été repris, mais aucun gardien n'avait parlé de cet événement qui semblait n'avoir existé que dans l'imagination des deux hommes qui l'avaient vu partir !

Bien que ce ne fut que changer de prison, on y avait au moins l'avantage de voir le ciel, si noir et menaçant fut-il, en ce début de mars. On pouvait sortir dans le petit enclos de barbelés qui entourait la cabane, et humer le vent froid qui faisait voltiger des nuages de poussière.

Par contre, il était interdit de communiquer avec quiconque ne faisant pas partie de cet univers à part, réservé aux seuls futurs disciplinaires. D'ailleurs, aucun des prisonniers qui coulaient une vie, sinon heureuse, du moins tranquille dans les bureaux du Stalag, n'avait envie de venir rôder autour de ces bandits sales et dépeuplés qu'on voyait déambuler comme des fauves, derrière les clôtures. Qu'avaient-ils fait, pour être ainsi traités ? Où devaient-ils aller ? Autant de mystères qu'il valait mieux ne pas chercher à élucider.

Comme occupation, il n'y avait que les jeux de cartes (et Duroc les exérait), le sommeil, le bavardage ou le rêve. L'utilisation du lit était rendue périlleuse par le nombre impressionnant d'habitants clandestins qui y avaient trouvé refuge. C'était tout juste si les paillasses ne portaient pas toutes seules.

Les nuits étaient autant de cauchemars. Les malheureux qui étaient sensibles aux piqûres de poux et de puces vivaient un véritable martyre. Leur visage et leurs membres, gonflés, marbrés les faisaient ressembler à des monstres. Pour eux, la journée entière ne suffisait pas pour mener à bien leur épouillage.

Le bavardage restait la seule ressource pour tuer le temps. Encore ne fallait-il pas compter rester dans la chambre, où les joueurs s'égoïsaient à clamer leurs annonces ou à commenter bruyamment les résultats.

Les causeurs se réunissaient dehors, et se blotissaient dans un angle mort, là où le vent soufflait avec moins de violence.

On parlait un peu de la France, mais avec d'infinies précautions, de peur de blesser sans le vouloir, tant le sujet était brûlant et douloureux.

Le plus souvent, l'Évasion faisait les frais des entretiens. On ressassait à l'infini les erreurs qu'on avait commises, lors de cette tentative qui nous valait d'être là. Elles avaient tout gâché, mais on jurait de ne plus retomber dans le panneau.

On donnait des conseils pertinents à un auditoire qui faisait montre d'une attention absolue et d'une patience exemplaire.

Chacun à son tour prenait la parole et pérorait aussi longtemps qu'il le désirait. Là, du moins, on oubliait un instant la crasse, la misère, l'exil. On évitait de penser à ces deux mois de compagnie disciplinaire qu'on allait subir.

Surtout on rêvait. Orateur ou auditeur, on revivait les heures exaltantes et dangereuses de l'épopée pacifique qu'on avait vécues. Alors, on était libre, très loin de cette baraque infecte, très loin !

Mais cette ultime ressource disparut quand la neige se remit à tomber. Une fois de plus, le manque de vêtements chauds se fit cruellement sentir. Les futurs disciplinaires n'osèrent plus sortir. Ils se confinèrent dans leur chambre puante. Heureusement, ce séjour peu agréable ne dura que quelques jours.

Un matin, à l'issue du rassemblement, une corvée se présenta, chargée de distribuer des vivres. Immédiatement, tout le monde comprit que le jour du départ pour Heuberg était arrivé.

Chacun se vit attribuer un quart de boule de pain K.K., soit environ trois cents grammes, et deux cuillerées de l'éternelle confiture de betteraves rouges à la saccharine. C'était leur repas de midi.

Louis, ne sachant où ranger la gelée, décida de l'avalier sur-le-champ en l'accompagnant d'une mince tranche de pain. Il serra dans sa musette le restant de ses maigres provisions et attendit l'heure du départ avec philosophie.

Presque tous ses compagnons d'infortune n'avaient pas su résister à la faim. Sans se soucier du long jeûne

qu'ils auraient à subir jusqu'au soir, la majorité achevait ses victuailles.

Enfin, un détachement allemand arriva, commandé par un feldwebel. Un second appel eut lieu, dans la cour du Stalag, cette fois.

Sur un bref jappement du sous-officier, la troupe prit le chemin de la sortie. Il n'y eut aucun contrôle à la porte, ce qui était tout à fait exceptionnel.

Pourtant, personne n'eut le loisir de s'attarder à rechercher les causes d'une telle mesure car le détachement pénétrait en ville, et chacun écarquillait les yeux pour mieux admirer les vitrines des magasins, pourtant bien indigents.

Pour les malheureux, démunis de tout et éloignés depuis des mois de la vie civilisée, le spectacle était merveilleux, irréel. Duroc fut étonné de se retrouver subitement devant la façade de la gare.

Un instant, il regretta que le trajet ait été si court. Vraiment, la ville possédait des attraits qu'il n'avait pas soupçonnés.

Au lieu de faire entrer sa horde à l'intérieur du bâtiment réservé aux voyageurs, le feldwebel la fit obliquer vers une entrée destinée aux voitures de livraison et lui fit longer les entrepôts jusqu'au quai d'embarquement.

Un convoi, composé de trois voitures de voyageurs, voitures de troisième classe comme se doit, et d'une vingtaine de wagons de marchandises, attendait la locomotive.

Les disciplinaires furent invités de façon péremptoire à se caser rapidement dans les compartiments. Ce fut vite fait, surtout pour Louis, dont les pieds mouillés étaient comme morts.

Les ficelles qui retenaient les semelles aux tiges, usées par la marche, avaient disparu. La boue glacée s'était entassée sous les chaussettes et avait pénétré entre les orteils. Retirer ses souliers était d'une urgente nécessité, bien qu'il fit un froid de loup à l'intérieur des compartiments non chauffés.

Tirant de son sac une des dernières paires de bas qui lui restait, le Lorrain se déchaussa, malgré les remarques aigres-douces de grincheux et procéda à l'échange qui s'imposait.

La douce chaleur de la laine propre lui procura un bien-être immédiat. Mendiant auprès des uns et des autres, il parvint à récolter assez de ficelle suffisamment solide pour consolider sérieusement ses semelles. Un peu rassuré sur le sort de ces dernières, il prêta l'oreille à ce qui se disait autour de lui.

Une discussion s'était engagée sur le fait de savoir où devait se trouver le lieu idéal pour un kommando qu'on pourrait quitter pour s'évader, dans les meilleures conditions.

Les uns penchaient en faveur de la campagne, d'autres préféraient les équipes volantes du genre de celles travaillant dans les entreprises de terrassement.

— Et ceux-là, s'écria soudain le gros Jacques, le nez contre la vitre du compartiment, est-ce que vous croyez qu'ils ne sont pas bien ?

TRANSACTIONS
IMMOBILIÈRES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

En navigant des jours entiers au milieu des rames prêtes à partir dans toutes les directions, c'est bien le diable s'ils ne trouvent pas un wagon qui aille en Suisse ou en France !

Il montrait de la tête une vingtaine de prisonniers de guerre, calots rabattus sur les oreilles, qui déambulaient mélancoliquement sur une voie en soufflant dans leurs mains rouges de froid. Aucun ne semblait être particulièrement satisfait de son sort, et Gérard fit la grimace.

— Ces gars-là ne connaissent pas leur chance, ajouta-t-il. Ah ! si j'étais à leur place !...

— Eh ! Duchenoque, jeta dédaigneusement un grand escogriffe, tu crois qu'il suffit de voir un wagon en partance, pour pouvoir s'installer dedans, sans rien demander à personne. Pauvre pomme ! Chacun est plombé avant de sortir de la gare, et pesé. Si un gars se planque dedans, il est fait aux pattes quand les employés vérifient le chargement avant la pesée. Si c'est après celle-ci, il ne tarde pas à l'être car il lui a fallu casser les plombs.

— D'après toi, répliqua le chauffeur, c'est impossible de faire la malle de cette façon ?

Alors, comment il se fait que les gars se fassent prendre aux environs de la frontière, dans des trains qu'ils avaient pris souvent à des centaines de kilomètres de là !

— C'est qu'ils étaient montés dans des wagons découverts, juste au moment de leur départ.

Louis s'était approché de la portière et regardait les pauvres bougres qui étaient employés comme manœuvres dans la gare.

Présentement, ils s'étaient rassemblés à l'abri d'une rame immobilisée sur une voie de triage. Le col de la veste relevé, mains dans les poches et le dos rond, ils

(Suite page 8)

Le temps des amertumes

(suite)

battaient la semelle avec une application digne d'un meilleur sort.

De temps à autre, l'un d'eux jetait un coup d'œil d'envie à ses compatriotes tranquillement installés dans le train. Il marmonnait des paroles incompréhensibles et feignait de ne plus les voir.

La position de ces hommes ne semblait pas être enviable. La ligne de chemin de fer formait un couloir dans lequel le vent soufflait en permanence. Malheur à ceux qui devaient l'affronter sans être suffisamment vêtus.

Contrairement à ce que pouvait en penser Gérard, le travail devait être rude, dans ces chantiers, car indépendamment de la température, les Français devaient avoir souvent à souffrir de leurs compagnons d'équipe, les Allemands. En ce temps-là, tous les fonctionnaires du grand Reich étaient nazis, ou affectaient de l'être.

Comme le mouchardage était la clé de voûte de l'appareil hitlérien, le moindre geste, la parole la plus banale des « kriegsgefangenen » devaient faire l'objet de rapports journaliers, avec des interprétations tendancieuses. La place ne devait pas être très stable !

Duroc pensa qu'il ne devait pas être facile aux prisonniers de s'éloigner de leur équipe sans être accompagnés par des Fridolins et que ceux-ci ouvraient grands les yeux de peur d'en perdre un ou deux en route.

Il valait mieux essayer de trouver un kommando de campagne. La vie y serait plus agréable, surtout à cette époque de l'année où les champs étaient délaissés en faveur des bois. On y pratiquait l'abattage ou le débroussaillage, occupations rendues plaisantes par la relative liberté dont jouissaient les bûcherons, et la température adoucie que l'on trouve en forêt à l'abri du vent.

Voilà ce qu'il lui faudrait choisir, dès qu'il en aurait la possibilité !

La locomotive arriva sans que personne n'y prit garde. Elle percuta la première voiture avec tant de force que le choc envoya au parquet disciplinaires et sentinelles, sans distinction de grade ou de nationalité.

A part quelques bosses et ecchymoses sans gravité, tout le monde en fut quitte pour la peur. Après avoir traité le mécanicien des noms d'animaux les plus décriés, les Français se casèrent du mieux qu'ils purent pour affronter les fatigues du voyage.

Le Lorrain, qui n'avait pu obtenir une place assise, demeura debout, appuyé seulement contre le montant

de la fenêtre à glissière. Le train démarra, au milieu d'une épaisse fumée noire, rabattue au sol par l'âpre vent du Nord.

Jusqu'à Donaueschingen, la vitesse fut convenable... mais elle tomba brusquement quand le convoi pénétra dans la vallée étroite et boisée au fond de laquelle coulait une rivière grossie par un dégel précoce.

La neige avait fondu par place et la terre apparaissait çà et là, en taches verdâtres, comme des plaques de moisissure sur un vieux tissu mité.

Tout semblait sale, funèbre, triste à pleurer. Les sombres sapins se reflétaient dans les eaux troubles et agitées. Les crêtes des montagnes disparaissaient dans la brume cotonneuse des nuages bas. De loin en loin, des blocs erratiques de grès rose saignaient furtivement au sein des fourrés dépouillés. L'œil cherchant en vain un coin de ciel bleu, un feuillage plus clair.

La voie ferrée s'engouffrait de plus en plus souvent dans des tunnels interminables, plongeant les wagons dans l'obscurité totale et dans la fumée. Les hommes étaient si écorchés qu'aucune protestation ne s'élevait plus. Sitôt la clarté revenue, les conversations reprenaient, axées maintenant sur la seule compagnie disciplinaire.

« Ça va mal, se dit Louis. Le moral est à zéro. Les gars se font un monde de ce qu'ils auront à subir. Pourquoi anticiper ? Il sera toujours assez tôt pour savoir à quelle sauce on sera mangé ! »

Ce dernier mot lui fit subitement prendre conscience des crampes d'estomac qu'il avait jusque-là négligées et qui se faisaient plus insistantes. Il tira son pain de sa musette et le dévora à belles dents, sous l'œil luisant de convoitise de ceux qui n'avaient pas su résister à leur faim, avant le départ.

Vers midi, le train s'arrêta à la hauteur d'un quai de débarquement situé à une centaine de mètres d'une petite maison déserte, bâtie en bordure même de la forêt.

Les disciplinaires furent invités à descendre rapidement, avec leur barda. Aussitôt à terre, ils furent replacés en colonne par trois et comptés plusieurs fois.

Lorsque l'adjudant fut bien assuré qu'il ne lui manquait personne, il donna l'ordre de départ.

Duroc s'attendait à pénétrer dans le camp de représailles au sortir de la gare, ou presque. Il fut un peu surpris en voyant le détachement prendre la route du bois, sans passer par la halte, et traverser le premier qui ne s'étendait guère que sur une profondeur de cinq cents mètres.

Il fut vraiment étonné lorsque, sorti de la zone boisée, il fut à même de voir le chemin blanc serpenter, au loin, au flanc de collines très raides et monter à la conquête d'un plateau imposant.

— C'est le plateau d'Heuberg, dit quelqu'un. C'est le champ de tir des Fridolins ! Ils y font des tirs réels, et il ne fait pas bon se trouver dans le coin, quand ça pète !

Au fil des kilomètres, la marche devenait moins rapide, plus harassante. La couche de neige, insignifiante dans la vallée, se faisait de plus en plus épaisse avec l'altitude.

Il était très difficile de se tenir en équilibre sur ce tapis irrégulier et glissant. Les chutes se multipliaient, tant chez les prisonniers que chez les Allemands. Tout le monde suait sang et eau. Et pourtant, nez, oreilles, doigts et orteils étaient glacés.

Louis, dont les chaussures ne préservaient les pieds en aucune façon, aurait pleuré de douleur, si la chose eût été possible. Il se contentait de grimacer, en avançant comme un ivrogne titubant. Il avait perdu la notion du temps, du lieu et progressait par saccades, insensible à autre chose qu'à l'inhumaine souffrance qui lui poignardait les jambes et la face.

Le vent soufflait en tempête et faisait tourbillonner des nuages de poussière et de neige mêlées qui flagellaient douloureusement les hommes au passage.

Cette bise glaciale mordait féroce ment les membres anémiés et les raidissait si fort que tout mouvement était générateur de souffrance. Un village assez important fut traversé sans qu'on pût déceler d'autres indices de la présence d'êtres humains que les fumées montant des cheminées. Aucun animal autour des habitations hermétiquement closes : ni chien, ni chat, ni volaille.

Un silence de mort planait sur cette bourgade inerte.

La lente progression continua encore pendant une bonne heure, achevant d'anéantir les malheureux prisonniers, et éprouvant sérieusement les soldats handicapés par leurs lourdes bottes cloutées.

Alors que les murmures de protestation devenaient de véritables clameurs, le détachement arriva sur le rebord extérieur d'une cuvette peu profonde mais assez étendue, au fond de laquelle se dressaient quelques bâtiments en bois et de nombreuses constructions en pierre.

« Le camp des S.S., précisèrent plusieurs voix. »

En quelques minutes, le premier baraquement fut atteint, et la petite troupe stoppée par une escouade de S.S. qui refoula les prisonniers sur le bord du chemin.

Le feldwebel, chef du détachement, disparu un instant dans la maisonnette, pour revenir accompagné d'un officier tenant une liasse de papiers à la main.

Un nouvel appel eut lieu et les disciplinaires furent admis à pénétrer à la queue leu leu dans la cité maudite.

COURRIER DE L'AMICALE

GOMMIER Edmond, 14, rue Jean-Robert, 75018 Paris. Merci pour notre C.S.

GALMICHE René, 4, rue de l'Eglise, 90200 Giromagny (avec mes bonnes amitiés à tous en particulier à PERRON, LANGEVIN, CARLIER, BALLOUD et CHAPUIS). Merci pour notre C.S.

COMMUNAL Roger, TSE des Vallergues 509, 06400 Cannes. Merci pour notre C.S.

LOMBARD Louis, 39, rue aux Pareurs, 80100 Abbeville. Merci pour notre C.S.

THEPAULT Joseph, 7, rue l'Ancienne, 28380 Saint-Rémy-sur-Avre (Bien le bonjour à tous les VB). Merci pour notre Caisse de Secours.

AUVILLE Léon, rue du Bas, Clérey 10390. Merci pour notre Caisse de Secours.

REUIL Germain, 6, Av. René-Coty, 75014 Paris. Merci pour notre Caisse de Secours.

BATUT Jean, 4, Square Leibnitz, 75018 Paris. Merci pour notre Caisse de Secours.

BONNOT Albert, 15, rue de la Beurelière, 17740 Ste-Marie de Ré. Merci pour notre C.S.

COIFFARD Paul, 13, rue Conti, Pèzenas. Merci pour notre Caisse de Secours.

DESFORGES Pierre, 43, rue P. Dufour, 23000 Guéret. Merci pour notre C.S. (Avec mes meilleurs vœux à l'équipe du VB toujours très dévouée à partager avec KEFFER, DUMOULIN, PALISSE, BOURDEIX et les anciens de la 362^e Compagnie Autos. Une bonne santé à mon bon ami J.-M. COUDERC ainsi qu'à sa femme. Je vous informe du décès de Gustave MONMOUSSEAU, de Ste-Hippolyte 37600, dans le courant de l'été. Sa sœur m'ayant prévenu. Amitiés à tous).

DESPAIGNE Antoine, 7, rue Rollin, 44100 Nantes (à tous les Amicalistes et particulièrement aux anciens du X.B). Merci pour notre C.S.

FOLTETE Jules, Le Montet 69230 St-Genis Laval (Vœux de bonheur, de santé et de courage pour la rédaction du Lien qui est toujours le bienvenu).

Georges HURET, 4, rue Saulnier, Paris 75009. Merci pour notre Caisse de Secours.

MONROY Charles, 10, rue Louis Legrand, 80110 Moreuil (Amitiés à tous les X.B). Merci pour notre C.S.

POINCHEVAL Albert, 11, rue Eléonor Daubrée, 50200 Coutances. Merci pour notre C.S.

RABUT Paul, Résidence P. Clauzel, rue Neuve, 69470 Cours la Ville, (en particulier à ceux du kdo Alu à Villingen). Merci pour notre C.S.

RAGU Robert, 16, rue Waldeck Rousseau, 45120 Chalette-sur-Loing. Merci pour notre C.S.

RIBEILL André, 50, rue Jeanne d'Albret, 17000 La Rochelle, (Mes amitiés à Pierre DONROY que je n'oublie pas. Je suis en retraite depuis juin 1980). Merci pour notre C.S. et tous nos meilleurs vœux de longue et bonne retraite.

HAAB Joseph, 38, rue de Lille, 90000 Belfort. Merci pour notre Caisse de Secours.

BLANC Jean, 18, rue Grande, Arnières-sur-Iton 27930 Evreux, (Surtout aux amis du Bureau et aux anciens d'Ulm). Merci pour notre C.S.

Dr RICHARD Paul, La Brèche 49870 Varennes-sur-Loire, (Avec mon meilleur souvenir à tous).

LAMOTTE Georges, 10 bis, rue Pascal, 95330 Domont. Merci pour notre C.S.

EHRHARDT Emile, 19, rue de Balagny, 93600 Aulnay-sous-Bois, (Mes amitiés à GEHIN et félicitations à son fils pour la promenade en Corrèze). L'ami GEHIN lui adresse ses bonnes amitiés auxquelles se joint le reste de la caravane. Merci pour notre C.S.

DELMAS Jean, 40, Av. de la République, 37100 Tours. Nous espérons que notre ami Jean, a retrouvé une santé qui semblait quelque peu entamée à la fin de 1980 c'est le meilleur vœu que nous adressons à notre ancien collègue du Bureau VB-X ABC. L'ami DONNET lui a été d'un concours précieux pendant cette période critique, une réelle amitié. Merci pour notre C.S.

BOURGOIN Joseph, St-Marcellin, 08160 Flize (sans oublier les anciens de Spaichingen et l'Abbé CHAMBRILLON).

CHAZELAS J., 3, Grande Rue, Boynes 45300 Pithiviers. Merci pour notre C.S.

CAMUS Rémy, Epinard, Ruille Froid Fonds 53170 Meslay-du-Maine. Merci pour notre C.S.

BLAY Gabriel, 26320 St-Marcel-les-Valence, (Amitiés aux anciens du Heuberg, de Fromern, d'Ebingen et du Waldhotel). Merci pour notre C.S.

CARNET ROSE

Notre ami **SUBTIL Joseph**, 6, rue Simonet, 69170 Tarare, a le plaisir et la joie de nous faire connaître qu'il vient d'être grand-père d'une petite fille Marielle.

Notre amie **Mme Roger BEAUVAIS**, 153, Av. de Clichy, 75017 Paris, a la joie de nous apprendre qu'au foyer de ses enfants M. et Mme Philippe BEAUVAIS, vient de naître, le 21 mars 1981, une petite fille Laura.

Notre délégué pour les Landes, notre ami **Alfred COLLOT**, 25, Le Basta, Bégaar 40400 Tartas, a la joie de nous annoncer la naissance de son dix-septième petit-enfant Thomas, le 19 mars 1981 à Libourne.

A toutes ces familles dans la joie nous adressons toutes nos félicitations et souhaitons aux charmants bébés santé et prospérité.

CARNET NOIR

Nous apprenons le décès survenu le 28 septembre 1980 de notre ami **RENEVEY René**, de Vaillant 52160 Auberive.

Notre ami **MORIN Edouard**, 16, Allée de la Libération, 57100 Thionville, nous fait part du décès de son épouse **Christiane MORIN**, survenu subitement le 1^{er} avril 1980 à l'âge de 51 ans.

Nous apprenons le décès, survenu le 10 novembre 1980 de notre camarade **ABADIE Dominique**, 81, Grande Rue St-Michel, 31400 Toulouse (Ancien du X.A).

Nous apprenons, par un ami belge, le décès du Père **THIEFRY**, Aumônier de l'Amicale d'Entraide des Stalags V belges.

Ses obsèques ont eu lieu le 20 mars 1981 à Charleroi. Le Père **THIEFRY** était un des organisateurs des journées franco-belges des 2 et 3 mai 1981.

Notre ami **André PAGES**, 15, rue A. Genteur 92150, a eu la grande douleur de perdre sa fille aînée, tuée dans un accident d'auto.

Mme Georgette BRESSON, Germaingoutte, 88120 Ban-de-Laveline, ses enfants et petits-enfants nous font part du décès de notre ami, un des plus anciens amicalistes, **Jean-Baptiste BRESSON**, ancien du V.B, survenu à Germaingoutte le 12 avril 1981 dans sa 71^e année.

Les obsèques ont eu lieu en l'église de Wisembach le 14 avril.

A toutes ces familles dans la peine, le Comité Directeur de l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Notre ami **P. DUCLOUX** nous communique :

Pierre CREVISIER, d'Arnould, dans les Vosges, vient de nous quitter à la suite d'une longue et pénible maladie. Depuis quelques années — en juillet — nous retrouvons sa familière silhouette au cours de nos voyages P.G. L'année dernière, avec ses deux petits-fils, il était à Sandbostel.

Il devait venir en Andorre et en Espagne ! «...quelques semaines avant sa mort il nous a demandé de lui lire le programme du voyage en Espagne ».

Ses amis — et ils sont nombreux — garderont toujours de lui le souvenir d'un charmant camarade.

Pierre nous aimait bien... nous l'aimions bien aussi... A sa famille, tous ses compagnons de voyage, présentent leurs sincères et profondes condoléances.

P. DUCLOUX. X.B.

Le Comité Directeur s'associe aux condoléances de notre délégué départemental.

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2^e trimestre 1981

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne